

LES
RUINES DE LA GRANCA,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

IMITÉ DE L'ALLEMAND,

Par M^{rs}. JULES, ST.-AMAND ET HENRI;

Musique de M. ADRIEN;

Ballet de M. BLACHE;

La Décoration du 2^me. Acte, de M. DAGUERRE,

Celle des 1^{er}. et 3^e. Actes, de M^{rs}. JOANNIS et DESFONTAINES;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 25 Octobre 1825.*

~~~~~  
PRIX : UN FRANC.  
~~~~~



A PARIS,

chez BOUQUIN DE LA SOUCHE, Libraire, Boulevard
de-Martin, N^o. 3;

BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines.

~~~~~  
1825.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

|                                                                         |                              |
|-------------------------------------------------------------------------|------------------------------|
| Don ALVAR, duc de Torellas, grand d'Espagne, favori de Philippe II..... | M. Chéri.                    |
| Don FERNAND DE NUNEZ, gentilhomme.....                                  | M. Frénoy.                   |
| MARINELLOS, gentilhomme Arragonais, secrétaire du duc de Torellas.....  | M. Frédéric.                 |
| SAINCLAIR, peintre français.....                                        | M. Caron.                    |
| LÉONOR, comtesse de Ribeira.....                                        | M <sup>me</sup> . Wsannaz.   |
| BÉATRIX, femme de don Fernand.....                                      | M <sup>me</sup> . Mada.      |
| ELVIRE, sa fille.....                                                   | M <sup>lle</sup> . Olivier.  |
| Jérôme GINÈS, majordome du duc.....                                     | M. Dubourjal.                |
| SÉRAPHINE, sa fille.....                                                | M <sup>lle</sup> . Éléonore. |
| DIÉGO, espèce de scélérat, connu en Espagne sous le nom de Picaro.....  | M. Vautrin.                  |
| CÉLIO, valet de Marinellos.                                             |                              |
| Un Domestique de la Comtesse.                                           |                              |
| Affidés de Diégo.                                                       |                              |
| Suite du duc de Torellas.                                               |                              |
| Un Officier et Gardes du Roi.                                           |                              |



---

*La scène se passe en Espagne, à quelques lieues de Madrid et de l'Escurial.*

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour,

Paris, ce

Par ordre de Son Excellence, le Chef adjoint, chargé des Théâtres,

Signé COUPART.

---

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER fils, rue Thévenot, n<sup>o</sup>. 8.

# LES RUINES DE LA GRANCA,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

## ACTE I<sup>er</sup>.

*Le théâtre représente une partie du parc de Torellas; dans le fond, une grille ouverte, donnant au dehors sur un bois; à gauche, le palais de Torellas, dont une partie, faisant saillie sur le théâtre, forme une espèce de pavillon, dans lequel on peut voir lorsque les persiennes sont ouvertes. A droite, l'entrée des appartemens secondaires où logent Sainclair, don Fernand et sa famille.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

*( Au lever du rideau, on entend au dehors, des cris et ces mots : au secours ! sauvez-moi ! Diégo paraît au fond ; il semble très-agité, voit la grille ouverte, entre sans trop savoir ce qu'il fait et comme un homme qui cherche à fuir quelque danger ).*

DIÉGO, seul.

Où fuir ?.. Où me cacher ?.. Ah ! ces bosquets !.. Eh vite!..  
*( Il se jette dans des bosquets de côté ).*

### SCÈNE II.

SÉRAPHINE, puis ensuite Jérôme GINÈS,  
BÉATRIX, DON FERNAND et ELVIRE.

*( Les deux premiers sortent du pavillon, Béatrix et Fernand arrivent par les appartemens secondaires, Elvire accourt par la grille du fond. Les cris continuent ).*

SÉRAPHINE.

Mon père, mon père. Ne vous semble-t-il pas ?

GINÈS.

Oui, oui, j'entends des cris!..

SÉRAPHINE, au fond.

Je ne me trompe pas... C'est la senora Elvire.

BÉATRIX, accourant.

Ma fille!

SÉRAPHINE.

Voyez, senora, elle arrive de ce côté et paraît toute troublée...

BÉATRIX.

Grand Dieu ! que lui est-il arrivé ? Elvire !..

ELVIRE , *accourant en désordre.*

Ah ! ma mère , sauvez-moi , sauvez-moi de ses transports !.. Il suit mes pas... là... là... Il va m'atteindre...

SÉRAPHINE.

Calmez-vous , ma belle demoiselle , je ne vois personne.

BÉATRIX.

Près de moi , d'ailleurs , n'es-tu pas en sûreté ?

ELVIRE , *se jetant dans ses bras.*

Ah ! ma mère !..

FERNAND , *paraissant.*

Pourquoi ces cris , ma fille ? qu'as-tu donc ?

ELVIRE.

Je suis encore toute tremblante ! Dieu ! si vous saviez !..

BÉATRIX.

Parle , je t'en conjure , et calme nos allarmes !..

ELVIRE.

Écoutez-moi : d'après votre permission , ma mère , je m'étais rendue ce matin seule à l'hermitage du bois , pour prier l'éternel de bénir l'union que je dois former en ce jour. Je venais de me mettre à genoux , et déjà j'élevais mon âme à dieu... lorsque derrière moi... tout près de moi... quelqu'un est venu se placer , qui , prononçant mon nom , m'a parlé de ma beauté , de son amour... indignée , je tourne mes regards vers celui qui me faisait entendre ces sacrilèges paroles... quelle est ma surprise ?.. mon effroi... en reconnaissant ce cavalier , qui depuis un mois suit partout mes pas à Madrid !..

FERNAND.

Quel est cet audacieux ?..

ELVIRE.

Je l'ignore ; je veux fuir , mais il emploie la violence pour me retenir ; hors de moi , je me dégage et m'élance à travers le taillis... il me poursuit avec ardeur. Enfin , il allait me saisir de nouveau , lorsqu'au détour d'une route... j'en frémissais encore !... j'ai vu des hommes d'une figure hideuse... ma frayeur a redoublé... mes cris ont retenti dans le bois... je ne sais comment j'ai pu m'échapper de leurs mains , mais bientôt je me suis trouvée dans les bras de ma mère !

BÉATRIX.

Pauvre enfant !

FERNAND, à part.

Je puis à peine contenir ma fureur!

GINÈS.

Conçoit-on une pareille audace!.. si près de Madrid... de l'Escurial!.. et sur les terres mêmes de monseigneur le duc de Torellas! rassurez-vous, senora, et vous aussi, seigneur don Fernand; majordome de ce château, et par conséquent, représentant de monseigneur, en son absence, il est de mon devoir de réprimer une telle insolence, et je vais à l'instant donner des ordres... Séraphine?

SÉRAPHINE.

Mon père?..

GINÈS.

Cet impertinent cavalier rôde sans doute dans les environs... va te mettre aux aguets avec quelques domestiques, et si tu l'aperçois...

SÉRAPHINE.

- Y songez-vous? il n'aurait aussi qu'à me parler d'amour!..

GINÈS.

Tu ne l'écouteras pas.

SÉRAPHINE.

Vraiment oui... et s'il emploie la violence pour me retenir?..

GINÈS.

S'il ose te retenir?.. viens me chercher.

SÉRAPHINE, à part.

Au fait... je ne serais pas fâchée de voir cet homme entreprenant... (*Haut*). J'y vais, mon père... Eh! mais, tenez, voici M. Sainclair.

BÉATRIX.

Calme cette émotion, mon Antonia, elle pourrait allарmer sa tendresse.

GINÈS.

Il vient sans doute de dessiner quelque point de vue aux environs du château.

## SCÈNE III.

Les Mêmes, SAINCLAIR.

SÉRAPHINE.

Votre servante, seigneur français.

SAINCLAIR.

Bonjour, Séraphine; dites-moi, seigneur Ginès, monsieur le duc est-il arrivé?

GINÈS.

Pas encore ; parti hier de Madrid pour se rendre à l'Escurial, j'espère qu'il ne tardera pas.

SAINCLAIR.

Dès qu'il sera de retour, vous voudrez bien me faire prévenir.

GINÈS.

Je n'y manquerai pas.

( *Il rentre au château, Séraphine sort par la grille.* )

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, excepté GINÈS et SÉRAPHINE.

SAINCLAIR, *apercevant Fernand.*

Mes bons amis... je ne me croyais pas si près de vous, mais que vois-je ? Pourquoi ce trouble ? cette journée, qui doit combler tous mes vœux, vous inspirerait-elle de sinistres pensées ?

ELVIRE.

Peux-tu le croire, mon ami, quand je vais aussi lui devoir tant de bonheur !

SAINCLAIR.

Cependant...

FERNAND.

Cher Sainclair, faut-il vous l'avouer ? malgré moi des idées pénibles... une entreprise téméraire dont Elvire vient d'être l'objet...

SAINCLAIR, *avec véhémence.*

Elvire !

BÉATRIX.

Modérez-vous... ce n'est rien, tout-à-l'heure, vous saurez...

FERNAND.

Ah ! pourquoi m'avez-vous fait quitter Hermoza pour venir habiter près du séjour de la cour ; dans ce palais où à chaque instant je dois craindre pour l'innocence de ma fille, et pour mes propres jours... car vous n'ignorez pas les dangers auxquels je suis exposé.

BÉATRIX, *avec inquiétude.*

N'élève point la voix !

SAINCLAIR.

Eh ! n'est-ce pas pour mettre un terme aux persécutions injustes dont vous êtes victime, que nous vous avons contraint

à nous suivre en ces lieux?.. Tout ne semble-t-il pas nous assurer le bonheur? accueilli en qualité de peintre français, protégé par le duc Alvar de Torellas, l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne, et le favori de son souverain, j'ai dû lui faire part de mes projets d'hymen, et c'est par son ordre que je vous ai amené dans ce palais; il ignore encore qui vous êtes, et jusqu'au nom même de mon Elvire; mais, dès ce jour, je vous offre à ses regards, et tout me porte à croire qu'il ne refusera pas au père, la protection qu'il a toujours accordée si généreusement au fils.

FERNAND.

Sa protection!.. eh! mon ami, voilà ce qui me fait frémir!.. en cédant à vos instances, j'ignorais en quelles mains nous venions nous confier.

SAINCLAIR.

Que dites-vous?

ELVIRE.

Quoi, mon père, le duc?..

FERNAND.

A l'abri de la puissante faveur dont il jouit, il a porté, dit-on, le trouble et le déshonneur dans les familles les plus respectables? mais ce n'est pas tout encore, et sa liaison avec la plus dangereuse des femmes, avec cette Léonor, Comtesse de Ribeira...

SAINCLAIR.

Don Fernand, votre austère sévérité vous rend injuste envers le duc. Oui, sans doute, cédant à une fougue entraînant, don Alvar peut avoir à se reprocher des actions condamnables; et certes, je suis loin d'approuver son attachement pour Léonor; mais si je déplore son aveuglement, je me plais à admirer en lui des qualités qui ne sauraient être le partage d'une âme corrompue.

FERNAND.

Puissiez-vous ne pas vous abuser, et n'avoir point à vous repentir un jour d'avoir mis entre ses mains, ma destinée et le bonheur de votre Elvire...

BÉATRIX.

On vient, c'est le secrétaire du duc.

SAINCLAIR.

Don Marinellos!.. Je n'aime point cet homme, fier de l'immunité que ses fonctions autorisent auprès de monsieur le duc, il me voit, avec peine partager une faveur que son intérêt est

de posséder seul, et son orgueil offensé, déguise mal la haine qu'il me porte.

## SCÈNE V.

Les Mêmes, DON MARINELLOS, GINÈS.

MARINELLOS, *parait précédé de quelques Valets ; à son arrivée, Ginès sort du pavillon, et vient au-devant de lui.*

MARINELLOS, à Ginès.

Monseigneur suit mes pas, tout est-il prêt ici pour le recevoir ?

GINÈS.

Tout, seigneur ; les vassaux sont prévenus, la chapelle préparée.

MARINELLOS.

C'est bien, la cérémonie aura probablement lieu ce soir.

SAINCLAIR, à Elvire.

Tu l'entends, mon amie, ce soir je n'aurai plus de vœux à former.

MARINELLOS.

Ah ! c'est vous, cher Sainclair, je suis ravi de vous voir, mon ami ; monsieur le duc, grâce à mes soins, toujours favorablement disposé pour vous, m'a chargé de vous annoncer qu'il serait prêt à vous recevoir aussitôt son arrivée en ces lieux.

SAINCLAIR, *d'un ton presque dédaigneux.*

Je suis flatté de la protection dont le seigneur Marinellos veut bien m'honorer, je me rendrai aux ordres de monseigneur ; retirons-nous, mes amis.

( *Ils entrent dans les appartemens de droite.* )

MARINELLOS, à part.

Jeune présomptueux, je trouverai bien l'occasion de rabattre ton orgueil. Ginès, allez au-devant de monseigneur. ( *Aux valets.* ) Vous, suivez-moi, j'ai des ordres à vous donner. ( *Il entre dans le pavillon, suivi des valets, Ginès sort par le fond.* )

## SCÈNE VI.

DIÉGO, seul.

( *Il sort avec précaution des bosquets derrière lesquels il était caché.* )

Ils sont tous partis... ouf ! je respire... comment diable ! ce n'est qu'une jeune fille qui a causé une si grande frayeur,

à moi, ainsi qu'à mes braves camarades. En vérité, je croyais avoir la justice à mes trousses ! ce que c'est que d'avoir une conscience équivoque ! mais, où suis-je ?.. malpeste... ce château a une certaine apparence... je en n'ai pas assez entendu pour savoir à qui il appartient... mais, qui sait ? c'est peut-être mon heureuse étoile qui m'a conduit ici pour y faire quelque bon coup... oh ! oh ! Diégo, mon bon ami, quelle idée !.. ne vous souvient-il plus, qu'hier encore vous étiez logé aux frais du gouvernement, et qu'il n'y allait de rien moins que de votre tête, sans le secours de cette généreuse comtesse, de cette belle Léonor de Ribeira, dont tout Madrid raffole ? allons, mon ami, vous n'êtes pas raisonnable, avant de songer à vos affaires, pensez à celles de votre libératrice... cette chère comtesse ! elle aime, elle est jalouse, c'est naturel ; son amant, le duc Alvar, la néglige depuis un mois, c'est mal ; elle m'a chargé de l'épier, de connaître l'objet pour lequel on la dédaigne, c'est juste, peut-être faudra-t-il ensuite... (*Il fait le geste de frapper*). Elle ne s'est pas expliquée à cet égard, n'importe, remplissons toujours ses intentions, et pour cela, rejoignons mes camarades. (*Il va pour sortir, lorsque Séraphine entre par le fond*).

## SCÈNE VII.

DIÉGO, SÉRAPHINE.

DIÉGO, à part.

Ah ! diable ! encore une jeune fille ! peut-être ne serait-il pas inutile ?.. attention !

SÉRAPHINE, sans voir Diégo.

Je n'ai vu personne, c'est dommage, car j'aurais été curieuse de connaître...

DIÉGO, s'approchant.

Ma belle enfant...

SÉRAPHINE, à part.

Un homme ! serait-ce ?.. oh ! non, ce ne peut-être un amoureux, il est trop laid. (*Haut*). Que demandez-vous, monsieur ?

DIÉGO, à part.

Elle est fort bien, ma foi. (*Haut*). Vous voyez en moi, un noble hidalgo, qui s'est égaré dans ce bois, en se rendant à l'Escurial.

SÉRAPHINE.

Un hidalgo, vous ?

*Les Ruines.*

DIÉGO.

Sans doute, et pourquoi pas ? cette grille était ouverte, espérant trouver quelqu'un qui m'indiquerait mon chemin...

SÉRAPHINE.

Quoi ! vous êtes seul ?

DIÉGO.

Mes gens m'ont devancé.

SÉRAPHINE.

Vos gens ! (*Bas*). Il a une drôle de tournure pour avoir des gens.

DIÉGO.

Ah ça, ma jolie questionneuse... à votre tour, daignerez-vous m'apprendre qui vous êtes ?

SÉRAPHINE.

Très-volontiers ; je me nomme Séraphine, et je suis fille du seigneur Jérôme Ginès, majordome du duc Alvar.

DIÉGO.

Du duc Alvar !.. qu'entends-je ! quoi, je serais ici...

SÉRAPHINE.

Au château de Torellas.

DIÉGO, *à part*.

Quand je le disais, que c'était ma bonne étoile qui m'avait conduit en ces lieux ; faisons jaser cette petite. (*Haut*). C'est un galant cavalier, que le duc Alvar ?

SÉRAPHINE.

On le dit... vous le connaissez donc ?

DIÉGO.

Un peu, je l'ai vu souvent à la cour.

SÉRAPHINE.

A la cour, vous...

DIÉGO.

N'est-ce pas aujourd'hui qu'il doit revenir ici ?

SÉRAPHINE.

Nous l'attendons, et il ne tardera pas sans doute à arriver, j'ai rencontré tout-à-l'heure don Marinellos, son secrétaire... je crois même... (*Elle va au fond*).

DIÉGO, *à part*.

Don Marinellos ! je ne serais pas flatté de me trouver face à face avec lui, sa pénétration pourrait déranger mes projets.

SÉRAPHINE, *redescendant la scène*.

Tenez, je vous le disais bien.... voici monseigneur.

DIÉGO.

Le duc! (*A part*). Gagnons au large.

SÉRAPHINE.

Eh! bien, où allez-vous donc!

DIÉGO.

Je me retire... je craindrais que don Alvar ne trouvât mauvais que je lui rendisse visite en costume de voyage.

SÉRAPHINE.

Maintenant, vous ne pouvez sortir sans être vu.

DIÉGO.

C'est vrai. (*A part*). Comment faire?

SÉRAPHINE.

Suivez-moi; à quelques pas d'ici est une grotte, vous pourrez voir rentrer monseigneur, et vous éloigner ensuite.

DIÉGO.

A merveille! (*A part*). Mettons la circonstance à profit pour épier les démarches de don Alvar.

(*Il sort sur les traces de Séraphine*).

## SCÈNE VIII.

LE DUC, GINÈS, Valets.

(*Ginès parait suivi d'une foule de Valets qui se rangent de chaque côté de la grille; à son arrivée, d'autres Valets sortent du château*).

GINÈS, annonçant.

Monseigneur!

(*Tout le monde se découvre, le duc entre, il parait préoccupé; il fait un signe à Ginès qui entre aussitôt dans le pavillon*).

LE DUC, à lui-même.

Vainement, j'ai tout observé sur mon passage... mes regards n'ont plus rencontré celle qu'ils cherchaient... ange de beauté!.. tu habites cependant près de ces lieux, je n'en saurais douter, et c'est bien vers toi que ce matin un hasard, ennemi de mon repos, a dirigé mes pas!

GINÈS, à part.

Allons nous occuper de notre fête, et surtout de la surprise que mon génie inventif réserve à monseigneur.

(*Il sort avec les Valets*).

## SCÈNE IX.

## LE DUC, DON MARINELLOS.

MARINELLOS, *s'approchant du duc qui paraît absorbé dans ses réflexions.*

Je me rends aux ordres de monsieur le duc.

LE DUC.

Ah! c'est vous, Marinellos, que s'est-il passé ici, pendant mon absence?

MARINELLOS.

Votre excellence n'a sans doute pas oublié que l'on célèbre aujourd'hui le mariage du peintre Sainclair.

LE DUC.

En effet...

MARINELLOS.

Je n'attendais que votre arrivée pour fixer le moment où les fiancés doivent marcher à l'autel; s'il faut en croire les apparences, jamais votre excellence n'aura prêté les mains à une union aussi bien assortie; la prétendue a l'air d'une petite bourgeoise assez gauche, quant à Sainclair...

LE DUC.

N'achevez pas.... vous n'aimez point Sainclair, je le sais, et ne cherche point à approfondir vos motifs; quoiqu'il en soit, c'est un jeune homme estimable, plein d'honneur, pour qui je veux faire beaucoup, souvenez-vous en, Marinellos.

MARINELLOS, *avec intention.*

Je ne l'oublierai pas, monseigneur.

LE DUC.

Je vous charge de tous les détails de cette cérémonie; vous m'avertirez, dès que ma présence sera nécessaire.

( *Il va pour rentrer au château.* )

MARINELLOS, *le retenant.*

Pardon, monseigneur, j'ai deux mots à vous dire encore... c'est pour une affaire qui vous concerne particulièrement.

LE DUC.

Qu'est-ce?

MARINELLOS.

Voici une lettre de la comtesse de Ribeira.

LE DUC.

De Léonor?... à quoi bon me la remettre? ne sais-je pas ce qu'elle peut m'écrire... des reproches... des plaintes... je suis peu curieux de m'en assurer.

( *Il la serre sans la lire.* )

MARINELLOS.

Cette pauvre comtesse ! Vous l'avez aimée cependant !

LE DUC.

Je le croyais ; que ne peut-on pas s'imaginer dans la jeunesse !.. D'ailleurs, vous le savez, Marinellos, mon mariage avec la princesse de Massa me fait un devoir de rompre tout engagement de cette nature.

MARINELLOS.

Entre nous, monsieur le duc, ce n'est pas à un mariage que la comtesse craint d'être sacrifiée, c'est...

LE DUC.

A un nouvel amour peut-être ?.. Et quand cela serait, don Marinellos voudrait-il m'en faire un crime ?

MARINELLOS.

Moi, monseigneur ?

LE DUC.

Et de quoi se plaint la comtesse ? N'a-t-elle pas reçu des marques éclatantes de ma bonté ? En rompant avec elle, ne lui ai-je pas assuré la possession du château d'Albantès et de ses dépendances ? Vous avez même à me faire signer l'acte de donation ; n'est-il pas expédié ?

MARINELLOS, avec hésitation.

Pas encore, monseigneur, des soins plus importants.... Au surplus, rien ne presse, et sous quelques jours... (*à part*)... ce château peut devenir le prix de mes services... Je ne vois pas pourquoi...

LE DUC.

Laissons ce triste sujet... J'aperçois Ginès, que me veut-il ?

## SCÈNE X.

Les mêmes, GINÈS.

GINÈS.

Monsieur le duc, instruit de votre arrivée, monsieur Sainclair, suivi de vos vassaux, sollicite l'honneur d'être admis devant vous.

LE DUC.

Qu'il vienne ; il m'amène sans doute sa future épouse ?

GINÈS.

Oui, monseigneur, sa jeune fiancée l'accompagne, et le seigneur don Fernand de Nunez...

LE DUC.

Don Fernand de Nunez!... quel nom venez-vous de prononcer ?

GINÈS.

Celui du père de la fiancée, de la Senora Elvire.

LE DUC.

Elvire ! Dieu ! l'ai-je bien entendu ! Elvire de Nunez est ici !

MARINELLOS.

Qu'avez-vous, monseigneur ?

LE DUC, *avec égarement.*

Non, ce ne peut être, ce n'est pas elle... vous vous trompez sans doute.

GINÈS, *à part.*

A qui diantre en a-t-il ?

MARINELLOS.

La connaissiez-vous ?

LE DUC.

Dites-moi, Ginès, n'habitait-elle pas Hermoza ?

GINÈS.

Je crois l'avoir entendu dire.

LE DUC.

Plus de doute, c'est elle ! et je vais la revoir !.. Allez, Ginès, retournez près de ceux qui vous envoient ; dites-leur que je suis prêt à les recevoir... Hâtez-vous, ne perdez pas une minute.

GINÈS.

J'obéis, monseigneur. (*A part*). Mon Dieu, quelle agitation !  
(*Il sort*).

## SCÈNE XI.

Les mêmes, excepté GINÈS.

LE DUC.

Elvire ! je t'ai donc enfin retrouvée !.. Mais, ô douleur ! c'est pour te perdre à jamais !.. Elvire, tu vas devenir le partage d'un autre... un autre possédera tant de charmes !

MARINELLOS.

En vérité, monseigneur, je ne puis vous exprimer ma surprise...

LE DUC.

Ne sais-tu donc rien deviner ?.. Cette Elvire qui va être unie à Sainclair ; cette Elvire, je l'aime, je l'adore... mais pourquoi te l'apprendre ? ne le savais-tu pas ?.. Oui, tu le

savais ; mais tu craignais que je n'échappasse aux chaînes de Léonor , et voilà l'amitié que tu me portes !..

MARINELLOS.

Je ne saurais vraiment que vous répondre, monseigneur...  
Quoi! vous aimez Elvire! Que je meurs , si jusqu'à ce moment j'ai eu le moindre soupçon de cet amour.

LE DUC.

Il se peut... Ah! pardonne à mon égarement, cher Marinellos! ... dans le trouble qui m'agite, sais-je ce que je fais, ce que je dis?..

MARINELLOS.

Voyez cependant, monseigneur, les fruits de votre réserve à mon égard. Si j'avais eu connaissance de votre amour, ce mariage, qui vous désole, n'aurait pas lieu... mille moyens se seraient offerts de le retarder... peut-être même de le rompre ... tandis que maintenant...

LE DUC.

N'est-il donc plus aucune ressource? Vois, réfléchis, mon cher, mon fidèle Marinellos, sois mon appui, mon conseil... que dois-je faire?.. que ferais-tu à ma place?

MARINELLOS.

Ma foi, monsieur le duc... à la rigueur, je me dirais que ce n'est point en vain que la fortune m'a fait ce que je suis... c'est-à-dire, seigneur puissant, et favori de mon souverain.

LE DUC.

Eh! que peut ma puissance? c'est aujourd'hui, aujourd'hui même que Sainclair épouse Elvire!..

MARINELLOS.

Aujourd'hui, sans doute : mais la journée n'est pas encore passée, et les choses faites sont seules irrévocables... Attendez... oui, monseigneur, voulez-vous me donner un plein pouvoir; approuvez-vous tout ce que je pourrai faire?

LE DUC.

Tout, Marinellos, tout ce qui pourra détourner le coup qui me menace.

MARINELLOS.

Eh! bien, ne perdons pas de temps... dites-moi... celle qui cause votre peine, est-elle instruite de votre amour?

LE DUC.

Oui, seulement elle ignore qui je suis.

MARINELLOS.

Bon!.. qu'elle l'ignore encore quelque temps... l'amour

du duc Alvar pourrait éveiller des soupçons qu'il est important d'éviter ; dispensez-vous donc de vous montrer, jusqu'à nouvel ordre, et pour cela, supposez que la volonté du prince vous rappelle sur-le-champ à l'Escorial ; donnez l'ordre en même temps qu'on suspende la cérémonie du mariage jusqu'à votre retour. Il faudrait éloigner Sainclair... J'y suis... Votre union avec la princesse de Massa m'en fournit les moyens. Obéissant à l'ordre que je vais lui intimer en votre nom, Sainclair va quitter aussitôt ces lieux, en laissant Elvire sous notre sauve-garde. Le futur époux une fois parti, vous rentrez au château, vous vous montrez, vous parlez, et je me trompe fort, ou notre innocente demoiselle ne pourra tenir longtemps contre les pièges que lui tendra votre amour.

LE DUC.

Ah ! mon cher Marinellos, tu me rends à la vie...

MARINELLOS.

Elvire ne peut tarder à paraître, retirez-vous.

LE DUC.

Laisse-moi un moment contempler ses traits chéris !

MARINELLOS.

Vous n'y songez pas, monseigneur ! un seul de ses regards pourrait renverser tous nos projets : ne nous y exposons pas ; croyez-moi, rentrez dans ce pavillon, je me charge d'annoncer votre départ, et de faire préparer vos chevaux.

LE DUC.

Tu le veux, je m'abandonne à toi.

( *Le duc rentre dans le pavillon* ).

## SCÈNE XII.

MARINELLOS, *seul*.

A merveille ! le hasard me sert à souhait ; grâce à l'amour du duc, Sainclair est perdu, et je suis débarrassé de mon plus dangereux antagoniste, ah ! j'ai souffert trop longtemps qu'un obscur étranger balançât la faveur d'un homme tel que moi !.. le voici... portons le premier coup.

## SCÈNE XIII.

MARINELLOS, ELVIRE, SAINCLAIR, DON FERNAND, BÉATRIX, GINÈS, SÉRAPHINE, Vassaux du duc.

( *GINÈS s'avance en tête de la marche, viennent ensuite,*

*Sainclair et Elvire en costume de fiancée, puis Fernand, Béatrix, Séraphine et les Vassaux).*

GINÈS.

Je ne vois point monseigneur, cependant il m'avait ordonné de lui amener...

MARINELLOS.

Je vous attendais pour vous transmettre ses ordres.

GINÈS.

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il y aurait quelque changement dans la cérémonie ?

MARINELLOS.

La cérémonie... Elle ne peut avoir lieu aujourd'hui.

TOUS.

Qu'entends-je !

SAINCLAIR, *avec emportement.*

Et pour quel motif ?

MARINELLOS.

Modérez-vous, Sainclair, et ne voyez dans ce retard qu'une nouvelle marque d'intérêt de la part de monsieur le duc.

SAINCLAIR.

Comment ?

MARINELLOS.

Contraint de retourner sur-le-champ à l'Escurial auprès de notre souverain, monseigneur ne voulant pas vous priver de l'honneur de sa présence, désire que l'on suspende la cérémonie de votre mariage jusqu'à son retour.

ELVIRE.

Je respire à peine.

SAINCLAIR, *à part.*

Que penser !

FERNAND.

Fâcheux contretemps !

GINÈS, *avec humeur.*

Me voilà bien avancé, et ma fête !.. une fête si bien ordonnée !..

MARINELLOS.

Rassurez-vous, seigneur Ginès, l'intention de monseigneur est que rien ne soit changé aux dispositions déjà prises.

LES VASSAUX.

Vive monseigneur !

*Les Ruines.*

SÉRAPHINE.

A la bonne heure, du moins tout ne sera pas perdu.

MARINELLOS, à part.

Profitons du moment pour assurer notre succès. (Il sort).

## SCÈNE XIV.

Les mêmes, excepté MARINELLOS.

GINÈS, à part.

Avec tout cela, monseigneur le duc est absent, et ma surprise ... mon ingénieuse surprise; c'était bien la peine d'y mettre tant de mystère... Ma foi, tant pis pour lui, les autres en profiteront.

SAINCLAIR, à part.

Malgré moi, j'éprouve une inquiétude!

FERNAND.

Mes enfans, ce n'est qu'un jour de retard.

SAINCLAIR.

Puisse-t-il n'être marqué par aucun malheur!

GINÈS.

Allons, vous autres, en place!

(*Tout le monde se place, le Ballet commence. Pendant le Ballet, le duc entr'ouvre l'une des persiennes du pavillon, et considère Elvire qui se trouve placée de manière à en être vue sans pouvoir le voir.*)

(*Vers la fin du Ballet, Ginès quitte sa place, pour exécuter la surprise dont il a parlé. Cette surprise est le portrait en grand du duc, représenté unissant Elvire et Sainclair; à cette vue, Elvire pousse un cri, le duc sort du pavillon.*)

## SCÈNE XV.

Les mêmes, LE DUC.

ELVIRE.

Ciel!.. me trompé-je!.. ah! ma mère!..

(Elle s'élançe dans les bras de sa mère).

BÉATRIX.

Qu'as-tu donc, ma fille!

LE DUC, s'élançant.

Elvire!

ELVIRE, sans le voir.

Est-ce une illusion!.. dans ces traits... j'ai cru reconnaître...

SAINCLAIR, apercevant le duc.

Le duc!..

ELVIRE, jetant les yeux sur lui.

Le duc!.. eh bien!.. c'est lui... oui, c'est lui... qui, ce matin encore dans la forêt...

LE DUC.

Pourquoi cet effroi, Elvire, pourquoi ma vue semble-t-elle vous troubler?

ELVIRE.

Ne m'approchez pas!

SAINCLAIR, d'un ton de fureur concentrée.

Tout est donc expliqué!

LE DUC, s'approchant d'Elvire.

Au nom du ciel...

FERNAND, se mettant au-devant de lui.

Arrêtez, M. le duc, et respectez son état.

LE DUC.

Quoi! vous osez!..

FERNAND, avec explosion.

Je suis son père.

BÉATRIX, à Fernand.

Calme-toi, je t'en conjure.

GINÈS, à part.

Voilà pourtant les effets de ma surprise! j'ai joliment réussi!..  
(A don Alvar). Monseigneur...

LE DUC.

Vous êtes un sot.

GINÈS.

C'est possible... mais votre voiture est prête.

LE DUC.

Je pars... Sainclair, j'ai chargé Marinellos de vous transmettre mes volontés... (Bas à Elvire). Cruelle, nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

SAINCLAIR, à part.

Je me contiens à peine.

LE DUC, à part, en sortant.

Elle m'appartiendra. (Ginès sort derrière le duc).

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, excepté LE DUC et GINÈS.

FERNAND.

Eh bien! mes enfans, vous le voyez, mes pressentimens

s'accomplissent, don Alvar aime Elvire... Il voudra, sans doute, l'arracher à notre tendresse...

SAINCLAIR.

Avant qu'il exécute ce funeste dessein, j'aurai perdu la vie.

FERNAND.

Votre mort ne sauvera pas Elvire du déshonneur!

BÉATRIX.

Grand Dieu, que faire?

FERNAND.

Il faut fuir des lieux de corruption? Sainclair, portons hors de ce palais, vos talens et ses vertus.

ELVIRE.

Oui, mon père, partons.

SAINCLAIR.

Faisons mieux encore. Rentrons dans ma patrie, cette belle France, séjour des arts et du bonheur. Là, du moins, nous trouverons des protecteurs puissans, qui respecteront notre repos et l'innocence d'Elvire.

FERNAND.

J'y consens; mais ce jour était fixé pour couronner votre bonheur; mes enfans, n'apportons pas de plus long délai. Je me rend à l'instant à Hermoza. Hâtez-vous de m'y rejoindre. A votre arrivée, tout sera prêt pour votre union.

BÉATRIX, *avec inquiétude.*

Mon ami, tu nous quittes?

FERNAND.

Pour quelques heures, seulement. Sainclair, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde!

SAINCLAIR.

Je réponds de ce dépôt sacré.

FERNAND.

Adieux, mes amis, hâtez-vous.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XVII.

Les mêmes, excepté FERNAND, MARINELLOS *vient ensuite.*

SAINCLAIR, *à Béatrix.*

Moi, madame, je vais, à quelque prix que ce soit, me procurer des chevaux.

MARINELLOS, *paraissant.*

Sainclair, je vous cherchais; j'ai une affaire pressante à

vous communiquer. (*A Béatrix*). Pardon, madame, je ne le retiendrai que quelques minutes.

BÉATRIX.

Viens, ma fille.

ELVIRE, *bas à Sainclair.*

De la prudence, mon ami.

SAINCLAIR.

Sois sans inquiétude. (*Elvire et Béatrix sortent*).

### SCÈNE XVIII.

SAINCLAIR, MARINELLOS.

SAINCLAIR.

Eh bien! monsieur?

MARINELLOS.

Je viens de la part de monseigneur, et je suis flatté d'avoir à vous transmettre un ordre, qui ne peut manquer de vous mériter, plus que jamais, la faveur de M. le duc.

SAINCLAIR.

Au fait!

MARINELLOS.

Vous n'ignorez pas, que monseigneur est près de s'unir avec la fille du duc de Massa?

SAINCLAIR.

Après?

MARINELLOS.

Il désire que vous partiez sur le champ, afin de faire le portrait de son auguste fiancée.

SAINCLAIR, *à part.*

Fort bien; je devine.

MARINELLOS.

Vous concevez, mon cher Sainclair, quel fruit vous devez retirer d'une semblable mission; et si vous croyez les conseils de mon amitié...

SAINCLAIR.

De votre amitié?., Je ne pensais pas que ce sentiment m'unît à don Marinellos!

MARINELLOS.

Quoiqu'il en soit, je ne doute pas que vous n'acceptiez avec empressement...

SAINCLAIR.

Vous vous trompez, monsieur; je refuse l'honneur que M. le duc a bien voulu me faire.

MARINELLOS.

Bon ! vous vous moquez...

SAINCLAIR, *avec ironie.*

De vous, l'oserais-je ?

MARINELLOS.

Cependant, l'ordre d'un maître...

SAINCLAIR.

L'ordre d'un maître !... ce mot peut-être contesté, quand il s'agit d'un protecteur qu'on s'est choisi.

MARINELLOS.

Puis-je apprendre, au moins, le motif ?

SAINCLAIR.

Vous feignez en vain de l'ignorer. Il vous est connu.

MARINELLOS.

Quoi ? serait-ce parce qu'il vous faudrait différer votre union ? Rassurez-vous, M. Sainclair, on ne vous enlèvera pas votre conquête.

SAINCLAIR.

Malheureux ! si tu n'étais si méprisable, j'aurais déjà châtié ton insolence !

MARINELLOS.

Est-ce bien à moi que vous parlez ?

SAINCLAIR.

Et à qui donc ?

MARINELLOS.

Vous m'en rendrez raison.

SAINCLAIR.

A l'instant même, si tu le veux.

MARINELLOS.

Soit. (*Il fait quelques pas*). Mais non. (*à part*). Cette vengeance ne pourrait me satisfaire. (*haut*). Je veux ménager le bonheur que ce beau jour promet à un cœur amoureux.

SAINCLAIR.

Lâche !... dis au duc que je sors à l'instant de ce palais avec tout ce qui m'est cher, et que je dédaigne une protection, qu'il faudrait acheter au prix de l'honneur.

(*Il sort*).

## SCÈNE XIX.

MARINELLOS, seul, puis CÉLIO.

Insolent, tu payeras cher cette nouvelle offense !... mais, que faire ? Je l'avais prévu.... monseigneur, en se montrant,

a rompu le fil de l'intrigue... Sainclair va partir... partir avec Elvire... tous deux, ils nous échappent!.. Je ne puis les retenir, et cependant, qui sait si monsieur le duc ne me rendra pas encore responsable de leur fuite?.. N'est-il donc aucun moyen... oui... je le tiens. Il est violent, à la vérité, mais ma haine contre Sainclair a besoin d'être satisfaite. Hâtons-nous de l'employer... holà! Célio! (*Célio paraît*). Suis les pas de Sainclair, épie toutes ses démarches, et viens me prévenir, dès qu'il sera prêt à partir, va. (*Il se retire.*) Maintenant, calculons bien les résultats de notre entreprise. (*Depuis le ballet, le jour a baissé graduellement; maintenant il fait nuit*).

## SCÈNE XX.

## MARINELLOS, DIÉGO.

DIÉGO, *sans voir Marinellos.*

Grâce à mon séjour ici, je sais tout ce que je voulais savoir.. Et je puis, maintenant, me rendre près de la comtesse...

MARINELLOS, *le heurtant.*

Qui va là?

DIÉGO, *le reconnaissant.*

Marinellos! maudite rencontre!

MARINELLOS, *le retenant.*

Que vois-je?.. c'est toi, misérable? que viens-tu faire ici?

DIÉGO.

Sur le point de quitter le royaume, je viens vous offrir mes services.

MARINELLOS, *à part.*

Heureux hasard! Si j'employais... (*Haut*). Écoute, me promets-tu d'exécuter fidèlement mes volontés.

DIÉGO.

Si j'y manque, que je perde votre pratique.

MARINELLOS.

Cinq cents ducats, si tu consens à me secourir.

DIÉGO.

Cinq cents ducats! Parlez... vous faut-il ma vie?

MARINELLOS.

Est-tu seul ici?

DIÉGO.

Ici... oui... Mais à quelque distance, j'ai de braves camarades.

MARINELLOS.

Te faut-il beaucoup de temps pour les réunir?

DIÉGO.

Je ne vous demande que cinq minutes.

MARINELLOS.

Tes gens sont-ils armés?

DIÉGO.

Armés?.. sans doute. Ah! ça l'entreprise est donc périlleuse?

MARINELLOS.

Oui.

DIÉGO.

Diable!

MARINELLOS.

Eh quoi? tu m'offrais ta vie tout-à-l'heure!

DIÉGO.

Sans doute; mais c'est une façon de parler. N'importe, expliquez-vous toujours.

MARINELLOS.

Rassemble ton monde, et aussitôt... Mais on vient. (*A part*). C'est le duc. (*Haut*). Suis-moi, je vais te donner mes instructions.(*Ils se retirent dans le fond, près de la grille*).

## SCÈNE XXI.

Les mêmes, *au fond*, LE DUC, *arrivant par le pavillon*.

LE DUC.

On me croit parti... Je devrais éviter de me montrer... mais je ne puis tenir en place... Elvire! chère Elvire! quel sera le prix de tant d'amour!

MARINELLOS, *bas à Diégo*.

Tu m'as compris, hâte-toi d'exécuter mes ordres.

(*Diégo disparaît, Marinellos redescend en scène*).

LE DUC.

Ah! c'est vous, Marinellos, j'avais besoin de vous revoir... Sainclair a-t-il consenti?...

MARINELLOS.

Il a repoussé, avec dédain, mes propositions.

LE DUC.

Qu'entends-je!

MARINELLOS.

Bien plus, il quitte à l'instant Torellas et emmène Elvire.

LE DUC.

Il part !.. Il emmène Elvire !.. Sans doute que demain une union abhorrée !..

MARINELLOS.

Ce soir même , monsieur le duc .

LE DUC.

J'admire votre sang-froid .

MARINELLOS.

Monseigneur...

LE DUC.

C'est votre faute , sans doute .

MARINELLOS.

Me voilà bien récompensé .

LE DUC.

Eh ! de quoi , s'il-vous-plaît ?

MARINELLOS.

De vous avoir servi au risque même de ma vie .

LE DUC.

Comment ?

MARINELLOS.

Lorsque je vis que Sainclair refusait d'obéir , je le poussai à bout.. je faignis de m'offenser de ses paroles et le provoquai... Je raisonnais ainsi : si je le tue , il nous laisse le champ libre ; s'il me tue , il est obligé de prendre la fuite , et monseigneur gagne du temps .

LE DUC.

Quoi , Marinellos , tu aurais pu... Et quel a été le résultat ?

MARINELLOS.

Il a refusé de me satisfaire sur-le-champ , et il a remis la partie à huit jours après son mariage .

LE DUC.

Après son mariage !.. Cette pensée me met hors de moi !..

MARINELLOS.

Que pouvais-je faire de plus , je vous le demande ?

LE DUC.

C'est assez... laissez-moi... retirez-vous.

( Il suit quelques pas , Célis paraît ).

MARINELLOS , à Célis.

Eh bien ?

CÉLIS.

La senora Elvire et sa mère viennent de monter en voi-  
*Les Ruines.*

ture. M. Sainclair et un domestique les accompagnent à cheval. *( Il s'éloigne ).*

MARINELLOS, à part.

L'instant est arrivé.

LE DUC, avec égarement.

Ils vont partir... ils partent.. et plus d'espoir!.. mais, que dis-je? allez, Marinellos; que quelques uns de mes gens courent sur leurs traces, qu'ils enlèvent Elvire, et la ramènent dans mes bras, à quelque prix que ce soit!

MARINELLOS.

Un moment. Ne serait-il pas mieux, monseigneur, d'arriver au même résultat, en sauvant les apparences? Par exemple, si quelques gens dévoués, mais non de votre maison, arrêtaient la voiture comme pour la voler... Qu'ils enlevassent Elvire, et la conduisissent dans une retraite écartée, d'où elle serait ensuite retirée par vous?..

LE DUC.

Si vous étiez capable de former un pareil projet, vous ne perdriez pas de temps en de vaines paroles.

MARINELLOS, avec intention.

Mais, dans l'exécution, il pourrait arriver tel malheur, dont on ne devrait, sans doute, pas être responsable...

LE DUC.

Eh! m'avez-vous jamais vu rendre les autres responsables des choses qui me concernent?

MARINELLOS.

Eh bien! monseigneur... *( Des coups de feu se fond entendre à quelque distance. )*

LE DUC.

Quel est ce bruit? que signifie?..

MARINELLOS.

Peut-être, ne méritais-je pas les reproches que vous adressiez à ma nonchalance.

LE DUC.

Expliquez-vous?

MARINELLOS.

En un mot, ce que j'ai dit, je l'ai fait!

LE DUC.

Grand Dieu!

MARINELLOS.

Quoi! tout-à-l'heure, je n'en avais pas fait assez! maintenant en aurais-je trop fait?

LE DUC.

Non, sans doute, mais je ne puis m'empêcher de prévoir...

MARINELLOS.

Et pourquoi prévoir? Pensons au moment présent. (*Des hommes enveloppés de manteaux paraissent dans le fond, près de la grille*). Tout est fini, monseigneur, Elvire est à vous!  
(*Tableau général.*)

*Fin du Premier Acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente une salle délabrée du vieux château de la Granca; à droite et à gauche, des portes conduisant à des appartemens inhabités; au fond, de larges vitraux en mauvais état, laissent apercevoir une campagne aride; çà et là des monceaux de ruines. Il fait nuit, et la scène n'est éclairée que par des torches suspendues à la muraille.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

DIÉGO et Affidés.

(*Au lever du rideau, les compagnons de Diégo sont diversement groupés; quelques-uns veillent au dehors. Diégo sort d'un cabinet à gauche dont la porte est ouverte; plusieurs de ses affidés sortent au même instant d'un cabinet opposé; l'un d'eux en ferme la porte et remet la clef à Diégo*).

DIÉGO.

Eh bien, le prisonnier?

L'AFFIDÉ.

A peine remis de la chute qu'il a faite, il s'est démené comme un diable entre nos mains; mais j'ai pris les précautions nécessaires pour le réduire au silence.

DIÉGO.

Il suffit; mais chut, j'aperçois Marinellos.

### SCÈNE II.

Les mêmes, MARINELLOS, enveloppé d'un large manteau.

MARINELLOS.

Où est Elvire?

DIÉGO.

Toujours évanouie dans une salle basse, dont l'antique ameublement semble avoir été conservé tout exprès pour la recevoir; et qui est située dans cette galerie, communiquant au dehors par l'entrée principale. Cependant, si vous vouliez...

MARINELLOS.

Arrête, il n'est pas temps encore... Dis-moi vite comment les choses se sont passées... qu'est devenu Sainclair ?

DIÉGO.

Vos bonnes intentions, à son égard, ont été remplies.

MARINELLOS.

Tu l'as frappé ?

DIÉGO.

C'est grand dommage, un si brave jeune homme !

MARINELLOS, *lui jettant une bourse.*

Tiens, voilà pour consoler ton bon cœur.

DIÉGO.

Ah ! ça, mon rôle sera-t-il bientôt terminé ?

MARINELLOS.

Aussitôt l'arrivée du duc, tout s'exécutera comme nous en sommes convenus. L'horreur de ces ruines sert merveilleusement mes projets, et je me félicite de les avoir choisis pour le lieu de notre scène. Plus Elvire aura senti le danger de sa situation, plus elle sera reconnaissante du service qu'on lui aura rendu, et alors...

DIÉGO.

Hâtons-nous d'en finir, car il me tarde de m'éloigner d'ici.

MARINELLOS.

Eh ! que peux-tu craindre ? le jour n'a pas encore paru. Le château de la Granca, dont tu vois les tristes débris, dépend des vastes domaines de monsieur le duc, qui certes ne te veut pas de mal, et la seule habitation voisine est le château d'Albantès...

DIÉGO.

Le château d'Albantès, dites-vous ? (*A part*). Quelle heureuse idée ! (*Haut*). Ce château n'appartient-il pas à la comtesse Léonor de Eibeira ?

MARINELLOS.

Oui et non ; pourquoi cette question ?

DIÉGO.

C'est que nous avons fait, dans le temps, quelques affaires ensemble, et la politesse voudrait peut-être que je ne quitte pas le pays sans prendre congé d'elle.

MARINELLOS.

Elle te dispensera probablement du cérémonial. Mais Elvire ne tardera pas sans doute à sortir de son évanouissement; je cours hâter l'arrivée de monseigneur. Tu sais ce qu'il te reste à faire; adieu. (*Il va pour sortir et revient sur ses pas*). A propos, le duc ne doit apprendre que de ma bouche la mort de Sainclair.

DIÉGO.

A la bonne heure; je ne tiens pas absolument à m'en vanter. (*Marinellos sort*).

## SCÈNE III.

DIÉGO, *le suivant des yeux*.

Il s'éloigne; résumons-nous: le duc de Torellas fait enlever une jeune fille et assassiner son fiancé; donc, il est passionnément amoureux; donc, il trahit la comtesse de Ribeira, qui a des droits sur son cœur. Or, j'ai dû penser qu'elle chercherait tous les moyens possibles de se venger, et payerait au poids de l'or ceux qui lui seraient offerts. J'ai donc bien fait de ne point attendre aux jours de ce jeune français; et puisque le hasard m'a conduit si près du château d'Albantès, hâtons-nous d'exécuter mon projet. (*A l'un de ses gens*). Pedro, veille au dehors à ce que nous ne soyons pas surpris. (*A d'autres*). Vous, amenez-moi le prisonnier.

(*Quelques brigands vont se placer dans le fond, pendant ce temps d'autres entrent dans les ruines et en sortent bientôt avec Sainclair qui se débat entre leurs mains*).

## SCÈNE IV.

Les mêmes, SAINCLAIR.

SAINCLAIR.

Vils scélérats! où me conduisez-vous? Ah! si c'est ma mort qu'il vous faut...

DIÉGO.

Ta mort! insensé! Crois-tu que si j'avais voulu ta mort, je me serais contenté de t'abattre à mes pieds, avec la crosse de ma carabine!.. Va, ma main est trop expérimentée

pour manquer son coup. Regarde cet or ; c'est le prix de ton sang , et cependant ton sang coule encore dans tes veines. Non , je ne veux pas ta mort.

SAINCLAIR.

Qu'attendez-vous donc de moi ?

DIÉGO.

Ecoute... A quelques pas d'ici , se trouve un château , où je dois te conduire. Veux-tu y aller paisiblement et sans éclat ? ou bien faut-il que j'emploie ces moyens de rigueur qui répugnent toujours à ma délicatesse ? Choisis.

SAINCLAIR.

Que m'importe , pourvu que je sois débarrassé de votre odieuse présence.

DIÉGO , après avoir parlé bas à Pedro.

Partez donc.

ELVIRE , dans la coulisse.

Sainclair , cher Sainclair !

SAINCLAIR.

Grand Dieu ! l'ai-je bien entendu ! C'est Elvire !..

DIÉGO.

Ah ! tu deviens trop causeur , toi ! Allons , plus de délai.

SAINCLAIR.

Non , vous ne m'arracherez pas vivant de ces lieux , où respire tout ce que j'aime !

DIÉGO.

C'est-à-dire que tu préfères les moyens de rigueur en question !.. Comme tu voudras.

( Il fait un signe , Sainclair est renversé , baillonné de nouveau et emporté par les brigands qui disparaissent au moment où Elvire sort du cabinet de gauche ).

## SCÈNE V.

DIÉGO , ELVIRE , entrant égarée , Affidés , au fond.

ELVIRE.

Où suis-je ? Quelles sont ces tristes demeures ?.. Le passé se retrace péniblement à mon souvenir... A peine sorti du château de Torellas , nous avons été attaqués.. Sainclair a disparu... On m'a arrachée des bras de ma mère... Ah ! je comprends vos desseins ! c'est de l'or qu'il vous faut.. Je n'en ai pas... mais prenez ce collier , ces bijoux... ils sont à vous... je vous les donne !

DIÉGO , à part.

Peste soit du maladroït... Je n'y avais pas songé ! Quelle distraction ! ( *Haut* ). Donnez , donnez , ma belle enfant.

ELVIRE.

Je ne possède plus rien. Maintenant , vous allez me dire où est ma mère , me conduire auprès d'elle ?

DIÉGO.

Pour cela , c'est autre chose. Impossible !

ELVIRE.

Impossible ! Grand dieu !

DIÉGO , à part.

Le duc n'arrive pas... Je ne sais que lui dire...

ELVIRE.

Et personne , personne pour m'arracher de leurs mains !

DIÉGO.

C'est bien dommage , en vérité. ( *On entend plusieurs coups de feu. A part* ). Bon ! c'est le signal convenu.

ELVIRE.

Le ciel m'enverrait-il des libérateurs ?

DIÉGO.

Ils arriveront trop tard.

## SCÈNE VI.

Les mêmes , Plusieurs affidés.

UN AFFIDÉ.

Nous sommes découverts. Plusieurs cavaliers viennent de mettre pied à terre à l'entrée des ruines. Ils sont sur nos traces. ( *Bas à Diégo* ). C'est le duc.

DIÉGO.

Qu'ils viennent ! il ne nous trouveront plus. Allons , suivez-nous.

ELVIRE.

Au secours ! au secours ! par ici !

DIÉGO.

Clameurs inutiles ! marchez ou par la mort !!!

( *Il fait mine de l'entraîner* ).

## SCÈNE VII.

Les mêmes , LE DUC , Gens de sa suite.

( *Le duc et ses gens paraissent en poursuivant quelques bandits en déroute. Il arrache Elvire des mains de Diégo , qui prend la fuite* ).

ELVIRE, se précipitant dans les bras du duc, qu'elle ne reconnaît pas.

Sauvez-moi ! sauvez-moi !

LE DUC.

Rassurez-vous, Elvire.

ELVIRE, avec effroi.

Le duc de Torellas ! Malheureuse ! n'ai-je donc échappé à un danger, que pour tomber dans un plus grand encore.

LE DUC, avec amertume.

Elvire !..

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, MARINELLOS, SÉRAPHINE.

MARINELLOS, avec intention.

Monsieur le duc, les bandits sont en fuite, et je félicite votre excellence d'avoir été assez heureuse pour délivrer la senora de leurs odieuses mains ; le sort affreux qui lui était réservé...

LE DUC.

Il suffit. Elvire, vous ne me rendez pas justice ; plus tard, vous apprendrez à me connaître. (*A ses gens*). Qu'un de mes gens retourne au château, et m'amène, sur-le-champ, une voiture. Que le reste de ma suite se disperse dans les environs, et se mette à la recherche de dona Béatrix et de Sainclair. On les conduira à Torellas ; où nous ne tarderons pas à nous rendre. Allez.

MARINELLOS.

Monseigneur, le hasard a amené dans ces lieux, la fille de votre majordome...

SÉRAPHINE.

Comment, le hasard ?

MARINELLOS, bas à SérAPHINE.

Silence ! (*Haut*). J'ai pensé que ses soins pourraient être utiles à la senora, et...

ELVIRE.

Je vous en remercie. Venez près de moi, chère SérAPHINE ; de grâce, ne me quittez pas.

MARINELLOS, bas à SérAPHINE, qu'il retient.

N'oubliez pas que la moindre indiscretion vous fait chasser vous et votre père.

SÉRAPHINE, tremblant.

Soyez tranquille, seigneur, je ne dirai mot. (*S'appro-*

*chant d'Elvire*). Me voilà, mademoiselle, disposez de moi. Je resterai toujours près de vous... si monsieur le duc le permet, toutefois.

LE DUC, *avec un signe d'intelligence.*

Marinellos, veillez à ce que mes ordres soient exécutés.

MARINELLOS.

Oui, monseigneur. (*A part*). Je devine. (*Haut*). Vous, Séraphine, disposez cet appartement le mieux qu'il vous sera possible, pour que la senora puisse y goûter quelques instans de repos.

SÉRAPHINE.

J'obéis, seigneur.

(*Elle va pour s'éloigner; Elvire l'arrête, mais sur un regard sévère du duc, elle entre dans le cabinet de gauche; Marinellos sort par le fond. Il fait grand jour*).

## SCÈNE IX.

LE DUC, ELVIRE.

LE DUC.

Je n'en saurais douter, belle Elvire, ma présence vous importune, vous ne la supportez qu'avec peine.

ELVIRE.

Monsieur le duc, je sens toute l'étendue du service que vous m'avez rendu. Mais je dois l'avouer, je redoute en ce moment les expressions d'un amour qui m'offense.

LE DUC.

Que vous êtes injuste! Ah! je le vois, on a cherché à me perdre dans votre esprit; mais, si quelques écarts de jeunesse m'ont attiré le blâme, je puis, déposant à vos pieds, l'hommage d'un cœur qui, jamais, n'a palpité que pour vous, vous assurer de la sincérité de mon repentir.

ELVIRE, *avec dignité.*

Vous oubliez, monsieur le duc, que je suis la fiancée de Sainclair!

LE DUC, *avec feu.*

Sa fiancée, oui... mais son épouse, jamais!

ELVIRE.

Prétendriez-vous?

LE DUC.

Pardonnez, Elvire... ma tête s'égare... je ne veux rien... je ne prétends rien... Je vous en conjure, répondez-moi... aimez-vous Sainclair? l'aimez-vous véritablement?

*Les Ruines.*

5

ELVIRE.

Eh bien! oui, j'aime Sainclair, je l'aime de toutes les forces de mon âme.

LE DUC.

Vous l'aimez! vous, aimer un homme qui doit à mes bienfaits le peu qu'il possède.

ELVIRE.

Détrompez-vous, monsieur le duc, il le doit à ses talents, et la richesse acquise de cette manière, vaut bien celle que l'on tient du hasard.

LE DUC.

Eh bien! j'y consens, Sainclair est digne de vous. Mais écoutez-moi, Elvire, consentez à différer quelques jours seulement votre union avec lui; et si, après le délai que vous aurez fixé, vous-même vous persistez dans votre cruelle résolution, je n'apporterai plus d'obstacle à vos vœux. Parlez, Elvire, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt?

ELVIRE.

Relevez-vous, monsieur le duc; il m'en coûte de ne pouvoir vous satisfaire. Mais je vous l'ai dit, je suis la fiancée de Sainclair, et la mort seule peut nous séparer.

LE DUC, avec une rage concentrée.

La mort!!

## SCÈNE X.

Les mêmes., MARINELLOS, arrivant précipitamment par le fond.

MARINELLOS, bas au duc:

Monseigneur, un événement imprévu... Il faut que je vous parle à l'instant même.

ELVIRE.

Monsieur le duc, souffrez que je me retire? Je n'oublierai pas que je suis votre obligée, tâchez de ne pas l'oublier vous-même... Nous ne nous reverrons qu'au moment du départ.

LE DUC.

Permettez, du moins...

ELVIRE, d'un ton ferme.

Ne me suivez pas. (*Elle entre dans le cabinet de gauche*).

## SCÈNE XI.

LE DUC, MARINELLOS.

LE DUC.

Suis-je assez malheureux!

MARINELLOS.

Eh ! monseigneur, il ne s'agit pas actuellement de déplorer les rigneurs d'une femme que bientôt vous aurez soumise ! Un plus grand inconvénient nous menace.

LE DUC.

Quel est-il ?

MARINELLOS.

La mère d'Elvire...

LE DUC.

Eh bien ?

MARINELLOS.

Elle avait disparu pendant l'attaque... Je pensais, qu'ayant perdu nos traces, elle était allée à Hermoza, raconter, à son cher époux, l'événement fatal... pas du tout : elle n'a pas quitté les environs, et bientôt ses cris ont ameuté autour d'elle les paysans de ces campagnes. Elle sait que nous sommes en ce lieu, veut y pénétrer ; et en ce moment, Célio, mon valet, s'occupe d'éloigner les curieux qui l'accompagnent.

LE DUC.

Quel parti prendre ?

MARINELLOS.

Ne pas la laisser entrer, lorsqu'elle sait que sa fille est ici, impossible... Ne vaut-il pas mieux la gagner à nos intérêts ? Si je connais bien les femmes, il en est peu dont l'orgueil ne soit flatté d'avoir un duc pour gendre... ou à peu-près. Je pense donc qu'il faut la faire venir, et la rendre à sa fille, sauf à l'en séparer de nouveau, lorsque les circonstances l'exigeront ou le permettront.

LE DUC.

Qu'elle vienne donc !

MARINELLOS.

Tenons ferme, monseigneur, et n'oublions pas que nous sommes des libérateurs. La voici.

## SCÈNE XII.

Les mêmes, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Oh ! monseigneur, je vous trouve enfin.

LE DUC.

Remettez-vous, madame, Elvire ne court plus aucun danger ; et maintenant une femme à mon service, lui prodigue tous les soins qui lui sont nécessaires.

BÉATRIX.

Eh! quels soins peuvent être comparés à ceux d'une mère!

LE DUC.

Suivez-moi, madame, et bientôt...

BÉATRIX.

Mais, grand Dieu!.. une affreuse pensée vient me glacer d'effroi!.. Elvire va me redemander son époux! faudra-t-il donc lui dire qu'il est mort assassiné.

LE DUC, avec surprise.

Assassiné!

BÉATRIX.

Oui, monseigneur, je l'ai vu tomber auprès de moi.

LE DUC, de même, surpris.

Marinellos, vous ne m'aviez pas dit...

MARINELLOS.

Monseigneur, j'ignorais...

BÉATRIX, avec horreur.

Marinellos!.. il était près de moi!

LE DUC.

Vous frémissez?

BÉATRIX.

C'est d'horreur, à sa vue!

MARINELLOS.

Quoi! madame?..

BÉATRIX.

Le souvenir des dernières paroles qu'a proférées l'infortuné Sainclair... Ce nom de Marinellos qu'il a prononcé en tombant... et avec quel accent, grand Dieu!.. je crois l'entendre encore...

MARINELLOS.

J'étais depuis longtemps l'ami de Sainclair, et si, en mourant, il a prononcé mon nom...

BÉATRIX.

Ne cherche point à détourner des soupçons peut-être trop bien fondés. Ce sont des assassins, qui nous ont attaqués, des assassins payés!

MARINELLOS.

Prétendriez-vous, sur le plus faible indice...

BÉATRIX.

Ah! si nous paraissions devant des juges, et que je puisse leur faire entendre cet accent!.. Mais, ma fille... quoi! est-

elle morte aussi? Marinellos, était-ce la faute de ma fille, si Sainclair était ton ennemi?..

MARINELLOS.

Je pardonne tout aux terreurs d'une mère... Madame, votre fille est dans cet appartement; si monseigneur le permet, vous pouvez l'y rejoindre, et calmer, dans ses bras, l'agitation qui vous égare.

BÉATRIX.

Elle est là?.. oui, je reconnais sa voix... elle m'appelle... mon enfant! me voici, me voici! (*Elle s'élançe dans le cabinet de gauche. Marinellos ferme la porte derrière elle*).

### SCÈNE XIII.

Les mêmes, excepté BÉATRIX.

MARINELLOS, avec un rire affecté.

Eh bien! monseigneur, que dites-vous des transports de cette tendre mère?

LE DUC.

Marinellos!.. tâchez plutôt de m'expliquer...

MARINELLOS.

Eh! quoi donc, monseigneur?

LE DUC.

Pourquoi feindre encore? parlez.. Est-il vrai que Sainclair ait été victime?..

MARINELLOS.

Et, si cela était vrai!

LE DUC.

Ainsi, plus de doute... il est mort... mort par votre ordre... (*D'un ton menaçant*). Marinellos!..

MARINELLOS.

Monseigneur?

LE DUC.

Je jure Dieu, j'en atteste sa justice, ce sang ne retombera pas sur moi... Si vous m'aviez dit d'avance, qu'il devait en coûter la mort de Sainclair, j'aurais plutôt sacrifié mon amour, ma vie...

MARINELLOS.

Si je vous avais dit. Comme si la mort de Sainclair avait été préméditée? J'avais, au contraire, recommandé à Diégo qu'il n'y eût pas de sang répandu; aussi tout se serait passé sans la moindre violence, si Sainclair n'en

avait pas donné l'exemple. Diégo, cependant, a été sévèrement réprimandé.

LE DUC.

Réprimandé!.. Faites encore qu'il ne remette pas le pied dans ce pays, ma réprimande pourrait être plus sévère que la vôtre.

MARINELLOS.

Très-bien. Je croyais pourtant qu'il avait été bien entendu, bien expressément expliqué, que je ne serais pas responsable des accidens qui pourraient survenir dans l'exécution. Mais, permettez une réflexion, je vous prie. Pouvais-je souhaiter la mort de Sainclair? Je l'avais défié, il me devait une satisfaction, que mon honneur offensé ne peut plus obtenir. Dans de telles circonstances, le soupçon que vous formez, est un outrage qui, j'ose le dire, ne peut m'atteindre.

LE DUC.

Ainsi, la mort de Sainclair est un accident inattendu, tout-à-fait inattendu; vous l'assurez, je veux le croire. Mais le persuaderez-vous à Elvire? à sa mère? au monde, qui peut croire que votre Diégo a exécuté les ordres que j'ai donnés.

MARINELLOS, *froidement.*

Cela est en effet très-vraisemblable? oui, monseigneur, vous êtes compromis, mais souffrez un reproche; Lorsque je me suis chargé de la conduite de l'affaire, Elvire ignorait l'amour du duc, n'est-ce pas? sa mère l'ignorait aussi. Je bâtissais sur ce fondement; pendant ce temps, vous ruiniez la base de mon édifice.

LE DUC.

Malédiction!

MARINELLOS.

Et si vous ne vous fussiez trahi vous-même, je voudrais bien savoir quelle circonstance, dans tout ce qui s'est passé, pouvait inspirer, contre vous, le moindre soupçon, à Elvire, ou à sa mère?

LE DUC.

En effet, c'est moi qui suis cause...

MARINELLOS.

Je me félicite que votre excellence en convienne; mais, sans doute, elle ne me jugera pas pour cela moins coupable, et si elle ne me retient plus, dès cet instant, je m'éloigne de sa personne et je vais...

Demeurez , je vous l'ordonne.

## SCÈNE XIV.

Les mêmes, GINÈS, *entrant précipitamment.*

GINÈS.

Monseigneur...

LE DUC.

Vous en ces lieux, Ginès ! et qu'y venez-vous faire ?

GINÈS.

Annouer à votre excellence l'arrivée de madame la Comtesse de Ribeira, que je précède de quelques instans.

LE DUC.

La comtesse ! Marinellos...

MARINELLOS.

Vous m'en voyez aussi surpris que vous-même.

GINÈS.

Ce matin , madame la comtesse s'est présentée au château de Torellas ; je me suis rappelé que votre excellence était partie pour ce vieux château. Et pensant que c'était pour le service de madame la comtesse que monseigneur s'était fait accompagner de ma fille , je me suis offert à courir devant la voiture.

LE DUC.

Léonor va venir !.. Ginès je vous chasse.

GINÈS.

Quoi , monseigneur ?.. Je croyais n'avoir que des éloges à recevoir.

LE DUC.

Pas d'observations. (*A lui-même*). Quel motif peut la conduire en ces lieux ? serait-elle déjà informée de ce qui s'est passé ? (*A Marinellos*). Mais parlez donc Marinellos, répondez moi...

MARINELLOS.

Ah ! monseigneur , en revenant à vous-même , vous reprenez tous vos droits sur mon âme !.. L'arrivée de la comtesse est une énigme pour moi comme pour vous... Elle se laissera difficilement éconduire... Mais je pourvoirai à tout.

LE DUC.

Suivez-moi donc et avertissons au moyen le plus convenable. (*A Ginès*). Vous restez , et faites attendre la comtesse , lorsqu'elle se présentera.

SCÈNE XV.

GINÈS, *seul.*

Parbleu ! Il paraît que je suis dans mes jours de malheur ! hier, je trouble la fête, en voulant y ajouter quelque chose de mon invention ; aujourd'hui je me fais prier de chercher une autre condition. C'était ma foi bien la peine de me lever si matin ! j'aurais bien mieux fait de ne rien entendre, quand ma fille est venue me chuchoter à l'oreille qu'elle montait sur sa mule, pour suivre monsieur le duc... Allons, allons, la leçon est bonne et dorénavant...

SCÈNE XVI.

GINÈS, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

J'apprends votre arrivée, mon père, et je viens...

GINÈS, *douloureusement.*

Bonjour, ma fille !

SÉRAPHINE.

Quel est ce ton lamentable ?

GINÈS.

C'est celui qui convient à un serviteur injustement chassé.

SÉRAPHINE.

Comment chassé ?

GINÈS.

Oui, ma fille, indignement, honteusement, outrageusement chassé !... mais patience... ma situation n'est pas aussi désespérée qu'elle le paraît... c'est à la comtesse que je dois ma disgrâce ; il faudra bien qu'elle me dédommage...

SÉRAPHINE.

Ah ça, mon père, expliquez-moi donc...

GINÈS.

Ça ne vous regarde pas.

SÉRAPHINE.

Bien obligé. Eh bien ! moi, je serai plus confiante que vous, et je vous dirai qu'il se passe ici des choses tout-à-fait extraordinaires.

GINÈS.

Bah !

SÉRAPHINE.

La señora Elvire est dans cet appartement, et se drole dans les bras de sa mère.

Oh ! oh !

SÉRAPHINE.

Toutes deux veulent partir , sur-le-champ , pour aller à la villa d'Hermoza , rejoindre le seigneur Fernand , qui les y attend.

GINÈS.

Ah ! ah !

SÉRAPHINE , à voix basse.

Mais je ne crois pas que monsieur le duc soit de cet avis ; car , entre nous , il m'a tout l'air d'être terriblement amoureux de la senora.

GINÈS.

La malheureuse !

SÉRAPHINE.

Comment , la malheureuse ? Avoir un duc , le favori du Roi , pour amoureux. Je m'accommoderais bien de ce malheur là , moi !

GINÈS.

Taisez-vous , petite sottie. J'aperçois la comtesse de Ribeira ; laissez-moi lui parler , et tenez-vous à l'écart , la tête baissée , l'oreille close et la bouche idem... si c'est possible.

## SCÈNE XVII.

Les mêmes , LÉONOR.

LÉONOR , à ses gens.

Tenez mes chevaux prêts à partir... Il faut qu'avant deux heures , je sois au château d'Albantès. ( *A Ginès* ). Vous avez vu le duc ?

GINÈS.

Oui , madame la comtesse.

LÉONOR.

Comment a-t-il reçu mon message ?

GINÈS.

Il m'a chassé pour m'en être chargé.

LÉONOR , se contraignant.

Mais enfin quelle réponse vous a-t-il dit de me faire ?

GINÈS.

Il vous prie de l'attendre.

LÉONOR , à elle-même.

L'attendre ! moi , l'attendre ! quel excès d'humiliation !

*Les Ruines.*

GINÈS, *à part.*

Le moment est favorable. (*Haut*). Si madame la comtesse voulait me permettre de lui adresser une petite requête.

LÉONOR, *sans l'écouter.*

Tremble, perfide Alvar, tremble d'apprendre jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme outragée.

GINÈS.

Allons, il n'y a pas moyen!

SÉRAPHINE.

Voici le seigneur Marinellos...

LÉONOR.

Marinellos... il suffit... laissez-nous.

SÉRAPHINE.

Bien volontiers, madame la comtesse.

### SCÈNE XVIII.

Les mêmes, MARINELLOS.

MARINELLOS, *après avoir salué respectueusement la comtesse.*

Séraphine, retournez à votre poste... vous comprenez... Vous, Ginès, montez à cheval, courez sur la route de Tollas, et hâtez l'arrivée de la voiture que monseigneur attend... Vous restez à son service.

GINÈS.

Je retrouve mon zèle avec ma place, et cette fois vous serez content, seigneur Marinellos.

MARINELLOS.

Allez.

(*Séraphine et Ginès sortent.*)

### SCÈNE XIX.

LÉONOR, MARINELLOS.

MARINELLOS.

Mille pardons, madame la comtesse, mais j'avais à remplir les ordres...

LÉONOR.

Venons au fait; où est le duc?

MARINELLOS.

Une affaire d'un intérêt majeur ne lui permet pas de recevoir madame la comtesse en ce moment.

LÉONOR.

Une affaire? à cette heure?.. en ces lieux?.. quelle est donc cette affaire?

MARINELLOS.

Permettez-moi, madame, de vous dire qu'il n'appartient pas au secrétaire Marinellos de rendre compte à la comtesse de Ribeira des intentions secrètes du duc de Torellas!

LÉONOR.

Mais il me semble que ma visite ne devrait pas étonner votre maître... N'a-t-il pas reçu hier une lettre de moi ?

MARINELLOS.

Une lettre?.. en effet, je me souviens...

LÉONOR.

Eh bien ?

MARINELLOS.

Eh bien, je la lui ai remise... mais... il ne l'a pas lue.

LÉONOR, *vivement.*

Il ne l'a pas lue! (*avec l'accent de la douleur*). Il ne l'a seulement pas lue!

MARINELLOS.

Par distraction, sans doute... je n'ai pas dit que ce fût par mépris.

LÉONOR, *avec hauteur.*

Du mépris!.. eh! qui pourrait le penser?.. ah! sans doute don Alvar ne m'aime plus!.. mais me mépriser!.. en a-t-il le droit ?

MARINELLOS.

Madame...

LÉONOR.

Faites - moi grâce de vos excuses..... je ne viens pas ici pour faire retentir à l'oreille du duc les justes plaintes d'un cœur offensé... mais il se passe à la Cour des choses qui doivent épouvanter le favori du Roi!.. des choses dont je suis maîtresse de suspendre ou de précipiter le cours... vous m'entendez?.. Le duc ne peut pas me recevoir... n'en parlons plus. Cependant, je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez appris quelle affaire si importante amène et retient don Alvar en ces lieux. Voyez si vous jugez à propos de me répondre. Dites un mot, et je pars.

MARINELLOS, *à part.*

A cette condition, je veux bien lui dire une partie de la vérité. (*Haut*). Madame la comtesse, monsieur le duc n'est véritablement pas seul; il est avec des personnes qui viennent d'échapper à un fort grand danger.. Le peintre Sainclair...

LÉONOR.

Est avec lui?... Prenez garde, je ne pourrais accepter ce mensonge. Vous ignorez que le peintre Sainclair vient d'être assassiné par des brigands... Des paysans me l'ont appris sur la route.

MARINELLOS.

Je le sais, madame; mais les personnes qui étaient avec le peintre, sa fiancée, la mère de la fiancée.

LÉONOR.

Quoi! c'est Elvire... Elvire de Nunez, près de qui le duc, en ce moment?..

MARINELLOS.

Il prend une vive part à son malheur.

LÉONOR.

A son malheur?... On vient d'assassiner Sainclair et don Alvar... quel trame abominable se dévoile à mes yeux!

MARINELLOS, à part.

En aurais-je trop dit? (*Haut*). Comtesse...

LÉONOR.

Marinellos, n'êtes-vous pour rien dans tout ceci? Ne soupçonnez-vous rien?... Eh bien! écoutez... je vais vous confier un secret qui vous fera frémir!.. (*D'une voix éclatante*). Le duc de Torellas est un assassin!!

MARINELLOS.

Vous m'épouvantez, comtesse! Comment un si monstrueux soupçon a-t-il pu naître dans votre pensée?

LÉONOR.

Comment? sachez-le donc!.. Cette Elvire de Nunez, dont le mari vient d'être assassiné, c'est cette même jeune fille pour qui le duc s'est enflammé d'une subite passion.. Je le sais, mes gens ont tout observé, ils m'ont tout appris.

MARINELLOS.

Madame, songez qu'une pareille calomnie!..

LÉONOR.

Peut me perdre... n'est-ce pas? qu'importe. Demain, la ville entière m'entendra, et si quelqu'un ose me contredire, je lui dirai : Tu es le complice de l'assassin!.. (*Elle va pour sortir, lorsqu'elle se rencontre avec don Fernand qui entre précipitamment*).

## SCÈNE XX.

Les mêmes, DON FERNAND.

MARINELLOS, à part.

Ciel! don Fernand! Il ne manquait que lui pour mettre le comble à notre embarras.

FERNAND.

Souffrez qu'un père au désespoir...

LÉONOR, revenant sur ses pas.

Le père d'Elvire, sans doute!

FERNAND, à Marinellos.

Un domestique est venu à toute bride, m'annoncer que ma famille avait été attaquée ici près.. J'accours; on m'apprend que Sainclair est blessé, et que ma femme et ma fille ont trouvé un asile dans ce château : où sont-elles, monsieur, où sont-elles?

MARINELLOS.

Tranquillisez-vous, seigneur Fernand; il ne leur est rien arrivé de fâcheux; et le duc est en ce moment auprès d'elles. Je vais vous annoncer. (*A Léonor*). Auparavant, madame la comtesse, j'aurai l'honneur de vous remettre dans votre voiture.

LÉONOR.

Non, monsieur, pas encore.

MARINELLOS, lui prenant la main.

Permettez-moi, madame; de m'acquitter de mon devoir?

LÉONOR.

Hâtez-vous d'introduire ce vieillard respectable : voilà votre devoir en ce moment. Je ne sortirai pas que vous ne l'ayez accompli.

MARINELLOS, à part.

Que faire?.. Il n'est pas en mon pouvoir de la contraindre au silence... Hâtons-nous de prévenir les conséquences de ce fâcheux entretien. (*Il va pour s'éloigner, et revient sur ses pas*). Au moins, vous n'oublierez pas que les soupçons odieux que vous avez osé concevoir!..

LÉONOR.

Dispensez-moi de vos avis.

MARINELLOS.

Je me retire. (*A part*). Tu peux parler, bientôt je ne redouterai plus ton indiscretion. (*Haut*). Pardon, seigneur, si je vous laisse.

FERNAND.

Au nom du ciel! monsieur, hâtez-vous, je vous en conjure...

MARINELLOS, après avoir jeté les yeux sur Léonor.

Je reviens dans l'instant. ( Il sort ).

SCÈNE XXI.

LÉONOR, FERNAND.

LÉONOR, après un moment de silence.

Malheureux père!.. il ne vous a pas dit les douloureuses vérités qui vous menacent.

FERNAND.

Hélas! n'en sais-je pas assez?

LÉONOR.

Vous ne savez rien encore... Qu'êtes-vous venu faire en ces lieux?... mais les infortunés se rapprochent aisément, et je veux partager vos douleurs, votre vengeance.

FERNAND.

Mes douleurs... ma vengeance!..

LÉONOR.

Ecoutez-moi, don Fernand... vous croyez Sainclair blessé seulement; Sainclair est mort.

FERNAND.

Mort!.. ah! madame, vous brisez mon cœur!

LÉONOR.

Ce n'est pas tout. Sainclair est mort... et votre fille... souhaitez qu'elle soit morte aussi!

FERNAND.

Souhaiter la mort de mon enfant!

LÉONOR.

Vous venez ici pour arracher Elvire de mains d'Alvar? Vous n'y parviendrez pas.

FERNAND.

Il refuserait de me rendre ma fille?

LÉONOR.

Vous ne savez pas jusqu'où peuvent aller les passions de cet homme corrompu!.. votre fille est en son pouvoir, elle y restera.

FERNAND.

Les tribunaux...

LÉONOR.

Envain ils retentiront de vos justes plaintes... Le crédit du

ravisneur, ses richesses, ses mensonges, ne vous laisseront que le regret de n'avoir pu réussir!.. Abandonnée à elle-même, livrée à tous les pièges de la séduction, votre Elvire succombera...

FERNAND.

Madame!...

LÉONOR.

Elle succombera, vous dis-je, et le déshonneur...

FERNAND.

Arrêtez! Le malheur dont vous me menaccz est plus grand, sans doute, que la mort de ma fille! Mais avant que je l'aye éprouvé, ma fille aura cessé de vivre.

LÉONOR.

Bientôt il ne sera plus temps.

FERNAND.

Malheureux père! (*Il tombe anéanti sur un banc. En ce moment, Diégo se glisse furtivement au milieu des ruines, et s'approche de la comtesse*).

## SCÈNE XXII.

Les mêmes, DIÉGO.

DIÉGO, *bas à Léonor.*

Comtesse de Ribeira!

LÉONOR.

Ciel! Diégo?

DIÉGO, *de même.*

Parlez plus bas. J'ai voulu vous servir encore depuis mon dernier message. J'arrive de votre château d'Alhantès, où j'ai déposé un otage précieux... Mais je ne puis m'expliquer davantage... J'ai tout à craindre, si je suis surpris en ce lieu... Venez.

LÉONOR.

Je te suis.

(*Diégo disparaît*).

## SCÈNE XXIII.

Les mêmes, excepté DIÉGO.

LÉONOR, *à Fernand.*

Ne vous laissez pas abattre par le désespoir... Nous pouvons nous fier l'un à l'autre, car nous sommes tous deux offensés, et tous deux par le même traître. Quand vous me connaîtrez... je suis la comtesse de Ribeira.

FERNAND.

La comtesse de Ribeira! vous, madame!

LÉONOR.

Oui... cette Léonor séduite, abandonnée... pour votre fille peut-être!.. Mais l'instant de la vengeance n'est pas éloigné, sans doute, et vous le saisirez, si l'honneur vous est cher. Adieu, je veille sur vous! (Elle sort).

## SCÈNE XXIV.

FERNAND, seul.

Je suis seul... tant mieux; profitons-en pour rappeler mes esprits. Rien de plus méprisable à mon âge que ces emportemens de jeune homme... Je me le répète sans cesse, mais les discours de cette Léonor m'avaient troublé à un point... Cependant, si sa prédiction allait s'accomplir?... si le duc tentait de retenir ma fille?... si les dangers qui menacent son innocence étaient réels?... On vient... c'est le duc, sans doute!.. oui, c'est lui! je le sens aux transports tumultueux qui agitent mon âme... Allons, allons, calmons-nous.

## SCÈNE XXV.

FERNAND, LE DUC, MARINELLOS.

MARINELLOS, bas au duc.

Le voici, monseigneur, abordez-le avec confiance, et si la comtesse a été assez imprudente pour lui faire part de ses soupçons, n'en craignez pas l'effet, mes mesures sont prises.

LE DUC s'approchant.

Don Fernand, au moment où j'ai appris votre arrivée, j'allais ramener à Torellas les objets de votre tendresse.

FERNAND.

A Torellas?... je suis sensible à cet honneur, monsieur le duc... mais ma fille ne saurait en profiter.

LE DUC.

Et pourquoi?

FERNAND.

Pourquoi!.. vous ne l'ignorez pas; Sainclair est mort, ma fille n'a plus de motifs pour retourner à Torellas... elle doit me suivre, je sais mieux que personne le parti qui convient désormais à sa situation... l'éloignement du monde...

LE DUC.

Eh quoi! parce qu'un malheur imprévu aura frappé ses premières espérances, faudra-t-il que tant de beauté se flétrisse dans un cloître?

FERNAND.

Monsieur le duc, le sort d'une fille dépend de la volonté de son père, et j'ai le droit...

LE DUC.

Vous trouverez convenable au moins que je la reconduise moi-même à Hermoza : partez donc, et avant la fin du jour je vous promets...

FERNAND.

Que je parte? que je parte sans voir ma fille!

LE DUC.

Considérez, don Fernand...

FERNAND.

Tout est considéré, monsieur le duc; ma fille doit me suivre, me suivre à l'instant même... et elle me suivra.

MARINELLOS, à part.

Il est temps de parler. (*Haut*). Monseigneur, le devoir de l'amitié... l'intérêt de la justice... le mien... me forcent à réclamer contre cette mesure.

FERNAND, à part.

Que veut-il dire?

LE DUC, à Marinellos.

Expliquez-vous?

MARINELLOS.

On a des soupçons, vous le savez, que ce ne sont point des voleurs qui ont assailli Sainclair... Vous savez aussi quelle odieuse inculpation la mère d'Elvire s'est permise en votre présence... Or, il m'importe que la justice éclaircisse cette affaire, et j'ai le droit d'exiger que la senora Elvire soit conduite à l'instant même à Madrid pour y être interrogée.

LE DUC.

En effet... et le rôle que j'ai joué moi-même, dans cet événement, ne me permet pas d'en négliger les conséquences : vous en conviendrez, don Fernand?

FERNAND.

Oh! oui, certes... j'en conviens. (*A part*). Grand Dieu! (*Haut*). Eh bien! soit, ma fille ira à Madrid. Je vais l'y conduire, et jusqu'à ce que l'information soit terminée, je ne quitterai pas Elvire.

MARINELLOS.

Je suis peu versé dans les affaires de la justice... Cependant, don Fernand, je crains... qu'avant l'interrogatoire, il ne vous soit pas permis de communiquer avec votre fille...

FERNAND, *avec fureur.*

On voudrait me séparer de ma fille!..

MARINELLOS.

Rappelez-vous, monseigneur, que le crime ayant été commis sur vos domaines, vous ne pouvez vous dispenser de prendre les mesures que la loi prescrit en pareille circonstance.

FERNAND.

Voilà donc où vous vouliez en venir! (*En se contraignant*).  
Et que décide monsieur le duc?

LE DUC.

Don Fernand, je vous afflige à regret; mais mon devoir m'ordonne d'obtempérer aux désirs de Marinellos.

FERNAND, *hors de lui.*

Ah! c'est trop longtemps me contenir, et je cède enfin à ma juste indignation! Duc de Torellas, tu es le plus scélérat des hommes!

LE DUC.

Qu'osez-vous dire?

FERNAND.

La vérité! Envain tu cherches à déguiser tes infâmes projets, je t'ai deviné. Ma présence t'importune, et ce système d'enquête, développé par ton digne conseiller, n'est qu'un raffinement de perfidie, combiné entre vous, pour enlever à la malheureuse Elvire le seul appui qui lui reste. Mais désabuse-toi; tes coupables desseins ne s'accompliront pas, où j'aurai cessé de vivre. Défends-toi?

MARINELLOS, *à part.*

Il se livre lui-même.

LE DUC.

Don Fernand, vous oubliez qui je suis et qui vous êtes; mon rang, votre âge...

FERNAND.

Mon âge! ah! le bras d'un père a toujours assez de force lorsqu'il s'agit de sauver l'honneur de sa fille!.. Ton rang!.. je ne laisserai pas à ta lâcheté ce dernier refuge! Tu dédaignes de combattre Fernand de Nunez simple gentilhomme; refuseras-tu de te mesurer avec le colonel don Juan de Mendoc?

LE DUC.

Don Juan de Mendoc!

MARINELLOS, à part.

Il est perdu! (*Il sort sans être aperçu*).

### SCÈNE XXVI.

Les mêmes, excepté MARINELLOS.

FERNAND.

Oui, je suis ce Mendoce, qu'une sentence injuste a chassé de ses foyers; ce proscrit, que quinze années d'exil ont flétri; cet homme, enfin, que l'échafaud attend parce qu'il a voulu respirer encore l'air de la patrie! Maintenant me crois-tu digne de croiser le fer avec toi?

LE DUC.

Mendoce, au nom du ciel, parlez plus bas! Si vous étiez reconnu, votre perte serait certaine.

FERNAND.

Eh! que m'importe une vie que tu veux couvrir d'opprobre! (*Il tire son épée*). Infâme séducteur, défends tes jours, ou je ne réponds pas...

LE DUC.

Ah! c'est trop m'outrager!

(*Les épées se croisent. Fernand, dans sa fureur, pousse vigoureusement le duc, qu'il désarme après un court combat. Fernand hors de lui, va le frapper, lorsque Marinellos revient suivi des gens du duc*).

### SCÈNE XXVII.

Les mêmes, MARINELLOS, Gens du Duc.

MARINELLOS, désignant Fernand.

Emparez-vous de cet homme!

LE DUC.

Marinellos, que faites-vous?

FERNAND, qu'on désarme.

Lâches!

MARINELLOS.

Don Juan de Mendoce, au nom du Roi, vous êtes mon prisonnier.

LE DUC.

Ah! je ne puis souffrir!..

MARINELLOS, bas, et précipitamment au duc.

Laissez-moi faire, monseigneur, ce n'est qu'un stratagème dont les suites n'auront rien de fâcheux.

BÉATRIX, *dans la coulisse.*

Elvire! Elvire!..

SCÈNE XXVIII et dernière.

Les mêmes, BÉATRIX.

BÉATRIX, *au désespoir.*

Ma fille!.. on enlève ma fille! (*A Marinellos*). Monstre, rends-moi mon Elvire, ou j'expire à tes pieds!

MARINELLOS, *froidement.*

Eloignez cette femme.

LE DUC.

Marinellos, que signifie...

MARINELLOS, *bas.*

Laissez-moi faire, monseigneur, et je réponds de tout.

FERNAND, *au milieu des gardes.*

Béatrix!

BÉATRIX.

Fernand! mon époux!

MARINELLOS.

Non; plus Fernand, mais don Juan de Mendocce!

BÉATRIX.

Grand Dieu! qu'avez-vous dit?

FERNAND, *à Béatrix.*

Il sait tout!

BÉATRIX, *égarée.*

C'en est donc fait!.. mon époux!.. ma fille!.. ils sont perdus pour moi!

LE DUC, *à Marinellos.*

Mais enfin m'expliquerez-vous...

MARINELLOS.

Elvire est dans votre voiture, montez à cheval, et ventre à terre à Torellas.

LE DUC.

Non, c'est trop abuser de ma faiblesse... Marinellos, je vous défends. (*En ce moment une chaise de poste traverse rapidement la scène*).

MARINELLOS,

Il est trop tard.

LE DUC.

Ah! courons!..

(*Il sort précipitamment*).

BÉATRIX, à *Fernand*.

Tiens, la vois-tu? c'est elle, c'est Elvire qu'on entraîne, où la conduit-on?

FERNAND, *se débattant au milieu de ses gardes.*

A sa perte!..

(*Fernand est renversé; Béatrix tombe évanouie; Marinellos seul, reste impassible au milieu du tumulte.*)

(*Tableau.*)

*Fin du Second acte,*

## ACTE III.

*Le théâtre représente une galerie du château d'Albantès, ouverte, dans le fond, sur une terrasse qui donne sur les cours intérieures; à gauche, un cabinet, à droite, une croisée donnant sur la route.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

SAINCLAIR, *assis sur le devant de la scène, et plongé dans une rêverie profonde; au fond, deux affidés de Diégo, veillant sur lui.*

SAINCLAIR.

Personne ne paraît! que cette incertitude est pénible... Elvire, séparée de moi par la plus infâme trahison, sans doute, tu es en butte aux persécutions du perfide Alvar, car, quel autre que lui?... Et je ne puis venger tant d'outrages!.. pourquoi m'a-t-on conservé des jours que je déteste?... J'e m'y perds... Ce château... il m'est inconnu. Parcourons encore cette galerie... peut-être découvrirai-je quelqu'indice; peut-être aussi, trouverai-je les moyens d'échapper à mes ennemis. Allons!..

(*Il se retire dans le fond, et examine les lieux.*)

### SCÈNE II.

Les mêmes, LÉONOR, DIÉGO, *sortant du cabinet de gauche.*

DIÉGO.

Approchez, madame la comtesse, il est ici... tenez, l'apercevez-vous? là bas. Vous voyez que je suis un homme de parole.

LÉONOR.

Je suis satisfaite de ton zèle. Maintenant, tu peux te retirer.

DIÉGO, *soupirant une bourse.*

C'est juste, j'étais payé d'avance. Il ne me reste plus, pour le moment, qu'à me soustraire aux recherches de la respectable Hermandad et aux remerciemens de mon bon ami Marinellos.

LÉONOR.

Allez et du silence sur tout ce qui s'est passé.

DIÉGO.

Comptez sur moi. Vous êtes trop généreuse pour que je ne désire pas vous contenter. Quand mes services vous seront utiles, ne vous en faites pas faute, je vous en prie ; vous savez que j'ai de la conscience. Serviteur, madame la comtesse.  
( *Il sort avec ses gens.* )

### SCÈNE III.

LÉONOR, puis SAINCLAIR.

LÉONOR, *à elle-même.*

Hâtons-nous de profiter de l'occasion qui m'est offerte...  
Il approche... abordons-le.

SAINCLAIR, *sans la voir.*

Envain j'ai tout observé : aucun moyen de fuir!.. Mais que vois-je? la comtesse de Ribeira? en quels lieux suis-je donc?

LÉONOR.

Vous êtes chez moi, Sainclair, et vous y êtes par mon ordre.

SAINCLAIR.

Se peut-il, ô ciel! quoi, vous auriez participé au plus abominable complot?

LÉONOR.

Moi?... désabusez-vous, Sainclair.

SAINCLAIR.

Pour quel motif, alors, retenez-vous mes pas dans ce château?

LÉONOR.

Notre intérêt commun exigeait cette mesure. Victime dévouée aux passions du duc de Torellas, tout votre sang répandu devait lui assurer la possession d'Elvire.

SAINCLAIR.

Il est donc vrai!.. Le monstre!

LÉONOR.

Vos jours ont été épargnés, et c'est à moi que vous le devez. Mais don Alvar et son lâche conseiller ignorent que vous avez échappé à leurs coups. C'est pour mieux assurer notre vengeance, que je vous ai fait conduire en ces lieux.

SAINCLAIR.

Je vous comprends, Madame, mais pourquoi retarder le moment de cette vengeance ? Souffrez que je parte, et dans peu, j'en jure par le ciel, j'aurai arraché Elvire des mains du perfide.

LÉONOR.

Imprudent ! Mais ne livrons pas au hasard le succès de notre entreprise. Malgré la défaveur qui le menace, don Alvar est encore trop puissant pour que vous tentiez d'employer la violence ou les voies légales. Un seul moyen se présente de sauver Elvire ; courez implorer la protection de l'ambassadeur de France.

SAINCLAIR.

Ce moyen ?..

LÉONOR.

Est infailible et le seul praticable. D'une part, le duc, ignorant que vous existez encore, ne peut ni soupçonner ni empêcher votre démarche ; de l'autre, la puissante faveur dont jouit l'ambassadeur nous assure le succès.

SAINCLAIR.

Mais Elvire, madame.

LÉONOR.

Tranquillisez-vous, je vais me rendre, à l'instant, à Torellas ; je parviendrai jusqu'à elle et j'ene la quitterai pas que vous n'ayez reparu.

SAINCLAIR.

Cependant...

LÉONOR.

C'en est assez, Sainclair... Holà ! quelqu'un. (*Elle se place près d'une table. Un domestique paratt. Elle lui donne des ordres tout en écrivant*). Ordonnez qu'on prépare un cheval et que ma voiture soit prête dans quelques minutes. (*Le domestique se retire. Elle continue et s'adresse à Sainclair*). Cet écrit facilitera votre arrivée jusqu'auprès de l'ambassadeur.

SAINCLAIR, à lui-même.

Affreuse situation ! Elvire, te fuir encore, quand peut-être, en ce moment, tu réclames mes secours !

LÉONOR, *elle se lève.*

Tenez, Sainclair, prenez cette lettre et courez au palais du souverain. (*On entend le roulement d'une voiture*).

SAINCLAIR.

Quel est ce bruit ?

LÉONOR, *regardant.*

Une voiture ?.. Grand dieu ! c'est la livrée du duc... le temps presse, je vais le suivre, séparons-nous.

SAINCLAIR.

Non ! il faut que je meure, ou que je sauve Elvire.

LÉONOR.

Insensé ! que voulez-vous faire ? songez...

(*On entend le bruit d'une voiture qui se brise*).

Mais qu'entends-je ?.. qu'est-il donc arrivé ? Ah ! courons !.

## SCÈNE IV.

Les précédens, un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse, la voiture de monsieur le duc de Torellas vient de se briser aux portes mêmes du château.

LA COMTESSE.

Le hasard me les livre. (*Au Domestique*). Empressez-vous de porter tous les secours nécessaires et que ma maison soit ouverte à l'instant même au duc et à sa suite.

(*Le Domestique se retire*).

## SCÈNE V.

SAINCLAIR, LÉONOR.

LÉONOR.

Vous, Sainclair, hâtez-vous de quitter ces lieux.

SAINCLAIR.

Qui, moi ? madame, que je parte sans la voir, sans rassurer son cœur ?..

LÉONOR.

Il le faut, ce cabinet communique par une porte secrète à mon appartement ; plus loin, vous trouverez un escalier dérobé qui vous conduira dans les cours intérieures ; partez, je vous en conjure, au nom d'Elvire elle-même !

SAINCLAIR.

Vous le voulez, madame, eh bien ! je m'abandonne à vous, mais au nom du ciel, songez à mon Elvire.

LÉONOR.

Je songe à tout, allez! (*Elle le pousse dans le cabinet de gauche; il disparaît*).

## SCÈNE VI.

LÉONOR, seule.

Enfin il s'éloigne, tout était perdu s'il se fut offert aux regards du duc. Alvar va venir, tentons un dernier effort... s'il résiste à mes prières, s'il est inflexible à mes menaces, qu'il tremble, sa perte est jurée, sa disgrâce sera mon ouvrage et sa mort... oui sa mort, seule, pourra me satisfaire!.. le même coup nous frapera tous deux, mais du moins je mourrai vengée!.. On vient.

## SCÈNE VII.

LÉONOR, GINÈS. (*Il est botté comme un postillon*).

LÉONOR.

Eh bien! Ginès, votre maître?..

GINÈS.

Dieu merci, madame la comtesse, il ne lui est rien arrivé; maudit accident; ils disent tous là-bas que c'est ma faute... ce qu'il y a de certain, c'est que depuis hier je n'ai pas la main heureuse. Enfin, aujourd'hui, par excès de zèle, je veux remplir les fonctions de postillon, crac, je verse dans un fossé.

LÉONOR.

Grand Dieu! Elvire serait-elle blessée?

GINÈS.

Non, madame la comtesse, la frayeur seulement...

LÉONOR.

Hâtez-vous de la faire transporter dans mon appartement; j'irai bientôt moi-même.

GINÈS.

Ma fille est auprès d'elle, senora, et tous les soins...

LÉONOR.

Mais don Fernand n'accompagnait-il pas sa fille?

GINÈS.

Don Fernand, hélas! madame la comtesse, vous ignorez, je le vois, ce qui s'est passé aux ruines. Apprenez que don Fernand, ou plutôt le proscrit don Juan de Mendocce...

LÉONOR.

Don Juan de Mendocce, le père d'Elvire!

GINÈS.

Oui, senora. Il a provoqué monseigneur, on l'a reconnu.

*Les Ruines.*

et maintenant il est entre les mains des gens de monsieur le duc.

LÉONOR.

Quel nouveau coup du sort !.. me sera-t-il contraire ? non, j'entrevois un moyen. (*Elle réfléchit*).

GINÈS.

Voici monsieur le duc.

LÉONOR.

Le duc ?.. laissez-nous.

GINÈS, *à part*.

Je ne demande pas mieux. (*Haut*). Je cours exécuter vos ordres. (*Il sort*).

### SCÈNE VIII.

LÉONOR, LE DUC.

LE DUC, *à part*.

La comtesse !.. voilà ce que je redoutais.

LÉONOR.

C'est vous enfin, monsieur le duc, on peut vous voir, on peut vous entretenir un moment.

LE DUC.

Comtesse, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve près de vous, et si, depuis quelque temps, des affaires importantes m'ont privé de ce bonheur, ah ! croyez...

LÉONOR.

Ose-tu bien encore chercher à me tromper ; penses-tu que j'ignore les feux dont tu brûles pour Elvire et les moyens infâmes que tu n'as pas rougi d'employer, pour couronner cette flamme aussi criminelle que subite.

LE DUC.

Madame ?

LÉONOR.

Eh quoi ! faire assassiner l'époux et livrer à la vengeance des lois le père de l'épouse, ne te semble-t-il donc que des voies ordinaires pour atteindre ton but ?

LE DUC, *à part*.

Elle sait tout.

LÉONOR.

Écoute, Alvar : fort d'un appui dont tu te montres indigne, tu t'es imaginé que rien ne saurait ébranler ta puissance ; désabuse-toi... ton odieuse conduite a fait naître une juste indignation ; longtemps comprimée, elle vient d'éclater. Ses cris ont retenti jusqu'au pied du trône, le souverain les

a entendu, et en ce moment, peut-être, il s'apprête à te retirer cette faveur dont tu fis un si pernicieux abus.

LE DUC.

Il se pourrait... Qui donc serait assez audacieux pour accuser le duc de Torellas?

LÉONOR.

Qui?.. tu l'apprendras, si tu as l'imprudence de rester sourd à ma voix; mais non, tu ne fus qu'égaré et tu ne peux te dissimuler que tu cours à ta perte!.. Alvar, faut-il t'avouer ma faiblesse!.. malgré ta perfidie, je frémis des dangers qui te menacent. Eh bien, il en est temps encore, abjure tes erreurs, et tout peut se réparer. J'avais tant d'empire sur ton cœur... rends-le moi ce cœur que je fus si fière de captiver, d'occuper tout entier, et ce retour assurera pour jamais mon bonheur et le tien. Oui, le tien, car si tu ne cèdes à mes prières, vois le sort, l'avenir qui t'attendent: Frappé de la disgrâce de ton maître, déchu de tes grandeurs passées, tu demeureras seul, seul avec le souvenir de tes crimes, et le regret d'avoir fait descendre au tombeau l'infortunée Léonor.

LE DUC, *avec émotion.*

Que dis-tu?.. Ah! Léonor, tes discours jettent dans mon âme un trouble... une émotion... par pitié, cesse... cesse de m'accabler de tes reproches.

LÉONOR.

Tu t'attendris! ah! je n'ai donc pas perdu tous mes droits à ton amour! Eh bien, jure donc que dès cet instant tu abandonnes tes projets sur Elvire... tu hésites?.. je ferai mieux... Elvire est en mon pouvoir, tu ne la reverras plus!

LE DUC.

Quoi! madame...

LÉONOR.

Tu ne la reverras plus, te dis-je!.. je vais à l'instant la remettre entre les mains de sa famille... je reviens ensuite près de toi, nous quittons ces lieux, et nous allons pour quelque temps, sous un ciel étranger, chercher, toi, l'oubli d'une flamme passagère, moi, celui des maux que j'ai soufferts: ton absence désarmera la colère du prince, nous revenons bientôt dans notre patrie, et tu reprends le rang que t'assurent à jamais ton nom et tes richesses. Eh bien, que dis-tu de mon projet, Alvar? ton silence m'est un sûr garant que tu l'approuves... hâtons-nous donc... mais j'aperçois Marinello, c'est lui qui a creusé sous tes pas l'abîme dans lequel tu es près de t'engloutir... garde-toi de céder à ses

perfidés conseils, et laissez-moi le soin d'assurer notre félicité commune.

( Elle sort ).

## SCÈNE IX.

LE DUC, puis MARINELLOS.

LE DUC.

L'ai-je bien entendu!.. quel est donc l'empire que cette femme a conservé sur mon âme?.. Eh! quoi, je souffre qu'elle ravisse Elvire à ma tendresse!.. que dis-je?.. moi-même je la livre entre ses mains, et ma raison troublée par ses transports, ne me permet pas même de m'opposer à ses volontés.

MARINELLOS, arrivant.

J'ai appris, monseigneur, qu'un accident imprévu vous retenait dans ce château; j'ai donné l'ordre à vos gens de conduire toujours don Fernand à Torellas, et je me rends près de vous pour savoir...

LE DUC.

Ah! Marinellos, tout est perdu!

MARINELLOS.

Vous m'effrayez!.. de grâce, expliquez-vous?

LE DUC.

On m'arrache Elvire.

MARINELLOS.

Qui?

LE DUC.

La comtesse... ce n'est point tout encore... ce que je redoutais est arrivé... cette malheureuse affaire est ébruitée... le prince en a connaissance, et peut-être ne me reste-t-il plus d'autre moyen, pour me soustraire à son courroux, que de prendre la fuite.

MARINELLOS, avec sang-froid.

Est-ce tout, monseigneur?

LE DUC.

Je vous admire! et que faut-il de plus?.. n'est-ce pas assez, que ruiné, flétri, disgracié, on m'accuse publiquement d'un rapt... d'un meurtre?..

MARINELLOS.

Qu'on vous accuse, c'est possible, mais cela ne suffit pas.

LE DUC.

Quoi, vous osez...

MARINELLOS.

Sans doute... raisonnons tranquillement... Des brigands attaquent une voiture qui sort de votre château; ils tuent

l'amant et enlèvent la prétendue... vous l'apprenez... en seigneur généreux, vous courez sur les traces des ravisseurs, et arrachez la jeune fille de leurs mains; vingt personnes, s'il le faut, attesteront ce fait... le père vous rejoint... au lieu de se jeter à vos pieds et de les mouiller des pleurs de la reconnaissance, comme je soutiens qu'il aurait dû le faire, il s'emporte et vous accuse injustement, oui, injustement, appuyons sur ce mot... il fait plus encore, il vous provoque, se fait reconnaître, devant de nombreux témoins, pour un proscrit, et vous force dans l'intérêt de votre pays et de votre souverain, de le faire saisir. Eh! bien, maintenant, monsieur, prononcez vous-même, que voyez-vous donc de si fâcheux dans votre situation?.. je le répète, il ne suffit pas de vous accuser; il faudra prouver, et toutes les apparences sont en votre faveur.

LE DUC.

Oui... mais...

MARINELLOS.

Revenons à ce que vous m'avez dit, d'abord; je doute encore si je vous ai bien compris, la comtesse vous enlève Elvire?

LE DUC.

Il n'est que trop vrai!... séduit, égaré par ses prières et par ses menaces, j'ai eu la faiblesse de céder un moment à l'empire qu'elle posséda si longtemps sur mon cœur... elle en a profité pour me déclarer que je ne reverrais plus Elvire.

MARINELLOS.

Que ceci ne vous inquiète pas, monsieur le duc; l'essentiel pour le moment, est de quitter promptement ces lieux... Ah! évitons aussi qu'Elvire connaisse les dangers de son père.... ce serait donner lieu à de nouvelles larmes, à de nouvelles scènes d'attendrissement, qui ne feraient que redoubler notre embarras... Dès que votre voiture sera prête, partez pour Torellas... à votre arrivée, voyez don Fernand, engagez-le à fuir, en lui en facilitant les moyens; la mort l'attend s'il rejette vos offres, et je doute qu'il soit tenté de rester... alors, le père parti pour l'étranger, l'amant n'existant plus, la jeune fille reste seule en votre pouvoir, et votre triomphe est assuré.

LE DUC.

Mais sa mère?..

MARINELLOS.

De longtemps, je crois, nous ne la reverrons.

LE DUC.

Comment?

MARINELLOS.

Dans le tumulte occasionné par la scène des ruines, elle s'est soustraite à notre vigilance, et sa raison égarée l'aura conduite, sans doute, loin des lieux qui renferment sa fille... profitez donc des circonstances... agissez sans crainte, et je vous répons que tout ira au gré de vos désirs.

LE DUC.

Puisse-t-il être vrai !

MARINELLOS, *à part.*

Le terrible homme, avec sa pauvre tête !

## SCÈNE X.

Les mêmes, SÉRAPHINE, *sortant du cabinet sans les voir, et sans être vue.*

SÉRAPHINE.

Tiens ! j'étais tout-à-l'heure dans l'appartement de madame la comtesse, auprès de cette bonne demoiselle Elvire... je vois une porte ouverte... un petit mouvement de curiosité me saisit... j'entre... je traverse ce boudoir... et j'arrive jusqu'ici sans avoir été vue.

MARINELLOS, *l'apercevant.*

Séraphine!.. que voulez-vous ?

SÉRAPHINE, *surprise.*

Ah ! c'est vous, don Marinellos... eh ! que vois-je ! monsieur le duc!.. pardon, je ne savais pas...

MARINELLOS.

Que venez-vous faire ici ?

SÉRAPHINE.

Moi ! rien... rien... (*A part.*) Ne lui disons pas comment j'y suis venue, il m'appellerait indiscreète, et il aurait raison. (*Haut.*) Je me retire...

LE DUC.

Un moment... dans quel état se trouve maintenant Elvire ?

SÉRAPHINE.

Mieux, monseigneur, beaucoup mieux... elle a repris ses sens, et elle serait tout-à-fait bien, sans la douleur qu'elle éprouve de savoir que son père est arrêté.

MARINELLOS.

Elle est instruite !..

SÉRAPHINE.

Oui, seigneur Marinellos.

LE DUC.

Et qui s'est permis de lui apprendre ?

SÉRAPHINE.

C'est mon père.

MARINELLOS.

Encore ce Ginès!.. il semble... N'importe! il faut que cette circonstance serve nos desseins.

LE DUC, à *Séraphine*.

Allez vers Elvire, et priez-la de se rendre près de moi.

SÉRAPHINE.

J'y vais, monseigneur. (*Elle sort par le cabinet*).

## SCÈNE XI.

LE DUC, MARINELLOS.

MARINELLOS.

Elvire va venir; elle connaît les dangers que court son père; laissez-lui entrevoir la possibilité où vous êtes de le sauver... Faites-lui connaître, en même temps, le prix que vous attendez de ce service... pour ne point effaroucher sa vertu, faites mieux, offrez-lui votre main.

LE DUC.

Quoi! tu veux?

MARINELLOS.

Que vous importe une promesse qui ne vous engage à rien, et que vous aurez la volonté et le pouvoir de ne point tenir. L'important est d'arriver au but, et dans cette vue, tous les moyens sont bons. Je l'entends; vous m'avez compris. De l'assurance, monseigneur, vous touchez au port.

## SCÈNE XII.

Les mêmes, ELVIRE.

ELVIRE, *accourant, et avec désespoir*.

Monsieur le duc... est-il vrai? mon père... vous allez, dit-on, le livrer à la justice?... Ah! c'est à vos pieds!..

LE DUC.

Elvire!.. grand Dieu! vous à mes pieds, quand c'est moi qui devrais être aux vôtres!..

ELVIRE.

Ah! monsieur le duc, laisserez-vous périr mon père, quand il dépend de vous de le sauver?

LE DUC.

Sans doute, Elvire, je puis, en facilitant son évasion, soustraire votre père au sort qui le menace; mais vous ne l'ignorez pas, arracher don Fernand au glaive de la loi, c'est attirer sur ma tête le courroux du prince.

ELVIRE.

Malheureuse!

LE DUC.

Cependant, Elvire, faut-il vous l'avouer?.. s'il m'était seulement permis d'espérer que, touché par la reconnaissance, votre cœur accorderait au mien cette douce récompense après laquelle il soupire depuis si longtemps, enhardi par cet espoir flatteur, que ne ferais-je pas pour sauver l'auteur de vos jours!.. A quelle disgrâce, à quels périls ne m'exposerais-je pas s'il le fallait! Mais, que dis-je?.. vous me l'avez trop prouvé par vos dédains, jamais vous ne consentirez...

ELVIRE.

Que voulez-vous dire, monsieur le duc?

LE DUC.

Elvire, je vous aime... je vous aime plus que ma vie, et votre père a comme tel des droits à ma tendresse; c'est donc en son nom, que je vous supplie d'accéder à mes vœux... Elvire, daignez répondre à mon amour, daignez aujourd'hui même me nommer votre époux, et j'en jure par ce titre sacré, avant une heure votre père est libre et ses jours sont en sûreté.

ELVIRE.

Que me proposez-vous...

LE DUC.

Tel est, Elvire, le choix qu'il vous reste à faire, ou de sauver votre père, en acceptant demain, ou par vos refus!..

ELVIRE.

De l'envoyer à l'échafaud!... Dieu! quelle horrible image!

LE DUC.

Elvire, le sacrifice que j'exige de vous est-il donc si pénible?.. songez que ce moyen est le seul qui me permette de repousser les accusations que l'envie ne manquera pas d'élever contre moi. En effet, qui pourrait blâmer un fils d'avoir trahi son devoir, pour arracher son père à une mort certaine!.. Elvire, le temps presse, il faut prononcer.

ELVIRE, à elle-même.

O mon père! tu vas subir une mort infâmante, et ta fille hésiterait à se sacrifier pour toi?

LE DUC.

Eh bien! Elvire...

ELVIRE.

Monsieur le duc, il faut sauver mon père!

LE DUC, à part.

O bonheur! elle est à moi! (*Haut*). Jurez donc?..

SCÈNE XIII.

Les mêmes, LÉONOR, *sortant du cabinet.*

LÉONOR, *qui a entendu les dernières paroles de la scène précédente.*

Arrêtez!

LE DUC.

La comtesse!

MARINELLOS, *redescendant la scène.*

Fâcheux incident!

LE DUC, *à la comtesse.*

De quel droit vous interposez-vous?..

LÉONOR.

Que t'importe!.. Et toi, faible et malheureuse Elvire, ne vois dans l'offre trompeuse de l'union qui t'est proposée, qu'un stratagème de plus, pour te livrer sans défense, aux odieux desseins de ce vil séducteur; il veut t'arracher ton père, après avoir assassiné ton amant.

LE DUC.

Madame, vous osez...

ELVIRE.

Grand dieu! il se pourrait!..

LÉONOR.

Si tu refuses d'avoir confiance en moi, crois-en celui qui a le plus de droits sur ton cœur!.. paraissez, respectable Fernand, et venez confondre, par votre présence, l'imposture et la perfidie!

SCÈNE XIV.

Les mêmes, FERNAND.

LE DUC, *surpris.*

Don Fernand!

MARINELLOS, *à part.*

O trahison!

FERNAND, *au duc.*

Oui, c'est un père qui vient, malgré toi, tendre une main secourable à sa fille opprimée! Elvire, viens dans les bras de ton père.

ELVIRE.

Mon père!

MARINELLOS, *à part.*

Funeste contre-temps!

*Les ruines.*

LÉONOR, *avec ironie.*

Eh bien ! Alvar, ne me remerciez-vous pas de ce que j'ai fait pour vous ?.. c'est moi-même cependant qui, prévoyant vos louables intentions, ai couru sur les traces de vos gens et leur ai donné l'ordre, en votre nom, de ramener en ces lieux le père de celle que vous idolâtrez. Dites-moi, n'était-ce pas prévenir vos désirs les plus chers, que de réunir le père à la fille, au moment où vous vous prépariez à marcher à l'autel ?

LE DUC, *à part.*

Cruelle ironie !

MARINELLOS.

Je me permettrai de faire observer à madame la comtesse, qu'elle a commis, sans y songer sûrement, un acte d'une haute imprudence. En effet, soustraire don Fernand à la vigilance de ses gardiens, c'était porter atteinte au cours de la justice, et compromettre les intérêts du souverain. Sans doute, elle ne persistera pas.

ELVIRE.

Ah ! madame, n'abandonnez pas mon père !

LÉONOR.

Rassurez-vous, Elvire ! Scrupuleux serviteur, ton espoir sera trompé. Le ciel a placé sous ma protection ces deux infortunés, et tous les efforts seront vains pour les arracher d'ici. Duc de Torellas, vous connaissez maintenant mes volontés ; quittez à l'instant même des lieux qui m'appartiennent, et n'attendez pas que j'use de mes droits...

MARINELLOS.

Vos droits, madame, on pourrait les contester.

LÉONOR.

Qu'osez-vous dire ?

MARINELLOS.

Si monseigneur le permet...

LE DUC.

Parlez.

MARINELLOS.

Eh bien ! je rappellerai à madame la comtesse, qu'elle n'est point ici chez elle.

LÉONOR.

Misérable !

MARINELLOS.

Non, je le répète, vous n'êtes point chez vous. L'acte qui

devait vous assurer la propriété de ce château est encore entre mes mains. Le voici. Les formalités ne sont pas remplies; il est nul.

LÉONOR.

Eh! quoi! duc de Torellas, vous souffrez que cet homme ose, en votre présence!..

MARINELLOS.

Faire son devoir. Oui, madame la comtesse, et quoiqu'il m'en coûte, je le remplirai jusqu'au bout. (*Il déchire l'acte*). Maintenant, madame, vous le voyez, ce n'est plus à monsieur le duc de quitter ces lieux, et vous souffrirez, sans doute, que j'exécute ici tous les ordres qu'il est en droit de m'y transmettre.

ELVIRE.

Hélas! mon père, qu'allons-nous devenir?

LE DUC.

Cessez de vous allarmer, belle Elvire, et vous aussi, don Fernand, mes intentions à votre égard sont toujours les mêmes. Je vous laisse songer au parti qu'il vous reste à prendre. Quant à vous, comtesse de Ribeira, vous sentirez, sans doute, que vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce château.

LÉONOR.

Duc, il ne manquait plus que ce trait au tableau!

MARINELLOS, *bas au duc*.

Maintenant, monsieur le duc, tandis que je vais tout préparer pour notre prompt départ, hâtez-vous d'instruire la justice de l'arrestation de Mendocce.

LE DUC.

Je vous entends? (*A Elvire*). Bientôt vous me reverrez.  
(*Il sort avec Marinellos*).

## SCÈNE XV.

LÉONOR, FERNAND, ELVIRE.

LÉONOR.

Quelle audace!

ELVIRE.

O! mon père, il n'est donc plus d'espoir! Dans peu, il me faudra céder à l'infamie, ou souffrir qu'on vous arrache de mes bras pour vous traîner au supplice!.. Ah! l'excès de mon malheur m'accable!.. je le sens... je succombe à tant de maux... mon père, je me meurs. (*Elle tombe sans connaissance sur un siège*).

FERNAND, *au désespoir.*

Elvire! ma fille!.. grand Dieu! daigne encore la conserver à ma tendresse!

LÉONOR, *à elle-même.*

Perfide Alvar! tu m'y contrains... je ne dois plus balancer.

FERNAND, *auprès d'Elvire.*

Elvire! mon enfant! reviens à toi!

LÉONOR.

Fernand, est-ce donc l'instant de fléchir sous le poids de la douleur? Imitiez-moi; la fureur m'a rendu toute mon énergie. Eh! quoi! souffrirez-vous qu'on vous outrage dans ce que vous avez de plus cher au monde? Voyez cette jeune fille, brillante d'innocence et de beauté! Privée d'un époux, d'une mère chérie, elle n'a plus que vous sur la terre! Vous bornerez-vous donc à verser des larmes impuissantes? Ne chercherez-vous pas à devenir son défenseur?

FERNAND.

Eh! que puis-je faire pour elle?.. seul, abandonné, sans armes...

LÉONOR.

Pour cela, du moins, je puis encore vous servir... En voici!  
(*Elle lui présente un poignard.*)

FERNAND.

Que vois-je?.. ah! loin de moi!.. cette arme est celle des traîtres!

LÉONOR.

Que t'importe?.. Prends, prends, te dis-je... Alvar va bientôt paraître. En le voyant, n'hésite pas, pense à ta fille, frappe, et sois vengé!

FERNAND.

Ma fille! ah! oui, c'est le ciel, sans doute, qui m'inspire cette pensée.. Donnez, donnez...

LÉONOR.

Centente donc ta fureur, et que ton Elvire échappe au déshonneur.

FERNAND, *d'un ton sinistre.*

Il suffit. Je connais mon devoir. Mais j'ai besoin d'être seul... seul un moment.. Retirez-vous, retirez-vous.

LÉONOR, *à part.*

Il accomplira mes vœux! Alvar, puisses-tu, en recevant l'coup mortel, reconnaître la main qui l'aura dirigé. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XVI.

FERNAND, ELVIRE, évanouie.

FERNAND.

Elle est partie!.. La vue de cette femme m'inspirait une horreur!.. Me demander le sang de son amant!.. à moi!.. non, non... c'est un sang plus précieux qui doit couler par ma main. Le sacrifice que m'impose la nécessité est immense!.. Mais quelque grand qu'il soit, j'aurai la force de l'accomplir! Ma fille, reçois le prix que mérite ta vertu!.. (*Il s'approche d'elle, et la contemple un moment*). Sa vertu!.. mais quel est donc le prix que je lui destine?.. Horrible pensée! Ah! ne restons pas plus longtemps en ces lieux... Fuyons!..

(*Il laisse retomber la main d'Elvire qu'il avait saisie, et va pour s'éloigner rapidement*).

ELVIRE, revenant à elle.

Mon père!.. mon père!.. (*Elle saisit sa main et le retient*).

FERNAND, à part.

Il est trop tard!..

ELVIRE.

Quelle agitation, mon père!..

FERNAND.

Ecoute, ma fille. Les infâmes projets de notre persécuteur nous sont connus... Sans appui, sans protecteur, que ferais-tu au milieu d'un monde corrompu! Quelle main dirigerait tes pas parmi les écueils qui menaceraient ta faiblesse et ton innocence? Ouvre les yeux sur ton danger... Dis-moi... quel est encore ton espoir, ton dessein?..

ELVIRE.

De faire des vœux pour votre liberté, mon père, et d'attendre ce que le ciel ordonnera de moi.

FERNAND.

Le ciel!

ELVIRE.

Il nous enverra peut-être un vengeur.

FERNAND.

La vengeance est impuissante ici... Un instant suffit pour te perdre... Tu ne peux attendre un prodige... La fuite est interdite... Le déshonneur est là... Dans un moment, il n'y aura plus de choix!

ELVIRE.

Grand Dieu!

FERNAND.

Ma fille, réponds-moi?.. Consentirais-tu à voir ta naissance flétrie?

ELVIRE.

Je porte votre nom, mon père, et vous pouvez me faire une pareille demande?

FERNAND, *hors de lui.*

Elvire!.. c'en est donc fait... embrasse-moi...

ELVIRE.

Vous pleurez!..

FERNAND.

Ma fille!

(*On entend du bruit.*)

ELVIRE.

Quelles voix confuses!

## SCÈNE XVII.

Les mêmes, GINÈS et SÉRAPHINE, qui accourent tout effarés.

GINÈS.

Ah! seigneur Fernand!

SÉRAPHINE.

Les cours sont pleines de gens de justice!

GINÈS.

Les gardes du prince les accompagnent.

SÉRAPHINE.

Ils viennent, dit-on, pour vous arrêter!

ELVIRE.

Juste ciel!

FERNAND.

Tout est fini!

(*Séraphine et Ginès se retirent au fond, et observent sur la terrasse ce qui se passe dans la cour.*)

ELVIRE.

Vous gardez le silence, mon père? Tout-à-l'heure cependant, j'ai cru vous comprendre... Abandonneriez-vous un généreux projet!..

FERNAND.

Elvire, laisse-moi!..

SÉRAPHINE, *dans le fond.*

Les soldats se mettent en marche!

GINÈS, *de même.*

Monseigneur accourt de ce côté!

FERNAND, *avec fureur.*

Alvar!

ELVIRE.

Mon père, ne me laissez pas au pouvoir de ce monstre!

GINÈS ET SÉRAPHINE.

Le voilà!

ELVIRE.

Sauvez-moi de l'infamie!..

FERNAND.

Non... je ne le puis!..

ELVIRE, *lui arrachant le poignard.*

C'est donc à moi d'accomplir le sacrifice!

FERNAND, *cherchant à la retenir.*

Que vas-tu faire?

ELVIRE.

Au nom du Dieu que je vais implorer, ne me retenez pas!  
(*Elle lui échappe, et s'élançe dans le cabinet qu'elle referme.*)

FERNAND.

Arrête! arrête!..

### SCÈNE XVIII.

Les mêmes, LE DUC, MARINELLOS.

LE DUC.

Imprudent! Vous ignorez quel danger vous menace...

FERNAND.

Je veux sauver ma fille!

MARINELLOS.

On vient.

LE DUC.

Vous avez trop tardé.

### SCÈNE XIX.

Les mêmes, SAINCLAIR, BÉATRIX, un officier,  
Gardes, etc.

LE DUC.

Ciel! Sainclair!

SAINCLAIR.

Au nom du Roi, duc de Torellas, demeurez!

BÉATRIX, *courant dans les bras de Fernand.*

Mon époux!

MARINELLOS, à part.

Diégo m'a trompé... O rage!

BÉATRIX.

Mais Elvire!.. où est-elle?

FERNAND.

Dans cet appartement... Elle expire peut-être!..

SAINCLAIR.

Ah! courons!

*(On veut ouvrir la porte du cabinet; elle résiste, on l'enfonçe; au même instant, un cri déchirant se fait entendre).*

FERNAND.

Il n'est plus temps!

*(Sainclair et Béatrix s'élançant dans le cabinet).*

## SCÈNE XX.

Les mêmes, excepté BÉATRIX, et SAINCLAIR.

LE DUC.

Elvire!

FERNAND, au duc.

Barbare!.. jouis de ton ouvrage... Viens contempler cette Elvire que tu aimais!.. Viens, te dis-je, et que l'aspect de ta victime, soit ton plus cruel supplice.

LE DUC, à l'officier qui lui a remis un rouleau scellé.

Monsieur, dites au Prince que dans trois jours j'aurai quitté l'Espagne.

MARINELLOS.

Vous suivrai-je, monsieur le duc?

LE DUC.

Non, l'exil est pour l'homme égaré, l'échafaud est pour l'assassin!

*(Il lui présente le papier que l'officier lui a remis. En même temps, les gardes entourent Marinellos).*

MARINELLOS, d'un ton sinistre, après avoir jeté un coup-d'œil sur le papier.

Je comprends!

*(Fernand veut entratner le duc vers le cabinet, Sainclair en sort).*

SAINCLAIR.

Arrêtez! elle n'est plus!!!

Tableau.

Fin du Troisième et dernier Acte.